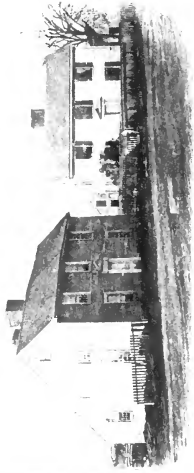




John Adams
Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

424.01.15



9/11





VITAM IMPENDERE
VERO.

ŒUVRES

DE

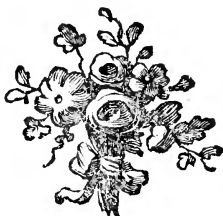
II. ÉCRIVAINS

DE GENÈVE.

NOTICE HISTORIQUE

*Revue , corrigée , & augmentée de plusieurs
pièces qui n'avoient point encore paru.*

TOME II



M. DCC. LXXV.

✓

184.10
0.1



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Édition.

*N*OUS avons déjà différentes éditions des Œuvres de M. Rousseau ; mais elles étoient si défectueuses , qu'elles ont excité les justes plaintes de l'Auteur , qui les désavoue ; & du Public , qui n'y retrouve même pas toutes les pièces qu'il connoît de cet illustre Auteur.

On a recueilli dans cette nouvelle édition , non-seulement tous les Ouvrages connus de cet Auteur , mais beaucoup d'autres qui ne l'étoient pas encore. On a cru aussi devoir y faire entrer différentes critiques que M. Rousseau a jugé dignes d'une réponse ; & , à l'égard de cette multitude de brochures auxquelles ses Ouvrages ont donné lieu , on ne fait

mention que de celles qui nous ont paru en mériter la peine.

Quant à la partie typographique , on verra aisément qu'on ne pouvoit y apporter plus de soin. La beauté du papier , la netteté des caractères , la finesse du dessin , le mérite de la gravure des estampes , tout concourt à donner à cette nouvelle édition toute la perfection dont elle étoit susceptible. Elle ne peut être ni plus exacte , ni plus complete ; & dans celles qu'on pourra faire désormais , aucune ne contiendra un plus grand nombre de pièces , à moins que l'Auteur ne donne de nouveaux Ouvrages. Dans ce cas , sans rien changer à ce recueil , on les imprimera séparément , & on les placera à la suite de cette édition ; ce qui dispensera le public d'acheter deux fois le même livre.

Frontispice du Tome Premier



ŒUVRES

DIVERSES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADÉMIE DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750.

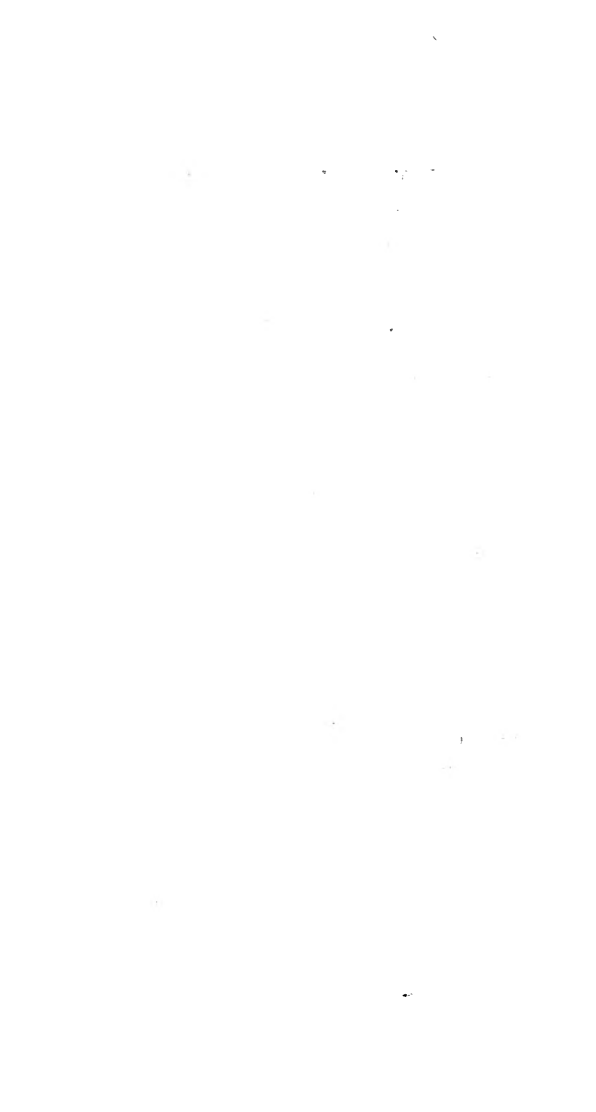
Sur cette question proposée par la même
Académie :

*Si le rétablissement des Sciences & des Arts
a contribué à épurer les mœurs.*

Barbarus hęc ego sum , quia non intelligor illis
OVID.

Tome I.

A





PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris : je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux-esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été

qu'un fanatique du temps de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.





DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION :

Si le Rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

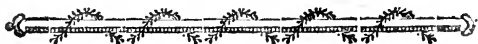
Decipimur specie recti.

LE rétablissement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête-homme qui ne sçait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus sçavantes

compagnies de l'Europe , louer l'ignorance dans une célèbre Académie , & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais sçavans ? J'ai vu ces contrariétés , & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite , me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux gens de bien , que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue : mais c'est pour la constitution du discours , & non pour le sentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit , est d'avoir à se défendre contre une partie intégrée & éclairée , juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage , il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu , selon ma lumière naturelle , le parti de la vérité , quel que soit mon succès , il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.



PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir, en quelque maniere, du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumieres de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus de soi-même; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers; &, ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelles depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du Monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sçais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avoit usurpé le nom du sçavoir, & opposoit à son retour un obstacle

presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Mufelman , ce fut l'éternel fléau des lettres , qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bien-tôt les sciences suivirent les lettres ; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser ; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses , celui de rendre les hommes plus sociables , en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins , ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société , les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés , les sciences , les lettres & les arts , moins despotiques & plus puissans peut-être ,

étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent *. Peuples policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous piquez; cette douceur de caracte-

* Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car, outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de se nourrir des alimens communs aux autres peuples : & les sauvages de l'Amérique, qui vont tout nus, & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

re & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile : en un mot , les apparences de toutes les vertus , sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse , d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer , que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome , dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle , sans doute , que notre siècle & notre nation l'emporteront sur tous les temps & sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie , des manières naturelles & pourtant prévenantes , également éloignées de la rusticité Tudesque & de la pantomime Ultramontaine ; voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études , & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous , si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble , & la vertu ne marche guère en

si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût ; l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, & non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu, qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nud : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manières, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus

subtiles , & un goût plus fin , ont réduit l'art de plaire en principes , il règne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité , & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige , la bienfiance ordonne : sans cesse on suit des usages , jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle , les hommes , qui forment ce roupeau qu'on appelle société , placés dans les mêmes circonstances , feront tous les mêmes choses , si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne sçaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc , pour connoître son ami , attendre les grandes occasions ; c'est-à-dire , attendre qu'il n'en soit plus temps , puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sinceres , plus d'estime réelle , plus de confiance fondée. Les soupçons , les ombrages , les craintes , la froideur , la réserve , la haine , la trahison , se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse ,

fous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers ; mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierà avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce fera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés ; mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps ; je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité*.

* *J'aime, dit Montagne, à contester & discourir, mais c'est avec peu d'hommes, & pour moi. Car de servir de spectacle aux grands, & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.*

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion ; c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes, sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement ; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher ; mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont corrompues, à mesure que nos sciences & nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que

c'est un malheur particulier à notre âge ? Non , Messieurs ; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le Monde. L'élévation & l'abaiffement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit , que le sort des mœurs & de la probité , au progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon , & le même phénomène est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte , cette premiere école de l'univers , ce climat si fertile sous un ciel d'airain , cette contrée célèbre , d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la philosophie & des beaux arts ; & , bien-tôt après , la conquête de Cambise ; puis celle des Grecs , des Romains , des Arabes , & enfin des Turcs.

Voyez la Grèce , jadis peuplée de héros , qui vainquirent deux fois l'Asie ; l'une devant Troye , & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres nais-

fantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ses habitans : mais le progrès des arts , la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près , & la Grèce , toujours sçavante , toujours voluptueuse , & toujours esclave , n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius & des Térences que Rome , fondée par un Pâtre , & illustrée par des laboureurs , commence à dégénérer. Mais après les Ovides , les Catulles , les Martials , & cette foule d'auteurs obscènes , dont les noms seuls allarment la pudeur , Rome , jadis le temple de la vertu , devient le théâtre du crime , l'opprobre des nations , & le jouet des Barbares. Cette capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples , & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de

l'Empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier ; de cet asyle des sciences & des arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie ? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassins & les poisons, de plus noir ; le concours de tous les crimes, de plus atroce : voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople : voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense, où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les sciences épuroient les mœurs, si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumières des Ministres, ni la pré-

tendue sagesse des loix , ni la multitude des habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier , de quoi lui ont servi tous les sçavans ? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans ?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples , qui , préservés de cette contagion des vaines connoissances , ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses , nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu , comme chez nous on apprend la science ; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité , & qui seule a eu cette gloire , que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie : tels furent les Scythes , dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : tels les Germains , dont une plume , lassé de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit , opulent & voluptueux , se soulageoit à peindre la simplicité , l'innocence & les vertus : telle avoit été Rome même dans les temps de sa pau-

vreté & de son ignorance : telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique , si vantée pour son courage , que l'adversité n'a pu abattre ; & pour sa fidélité , que l'exemple n'a pu corrompre *.

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien , sur le vice & sur la vertu , & que d'orgueilleux raisonneurs , se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges , confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de Barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs , &

* Je n'ose parler de ces nations heureuses , qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer ; de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police non-seulement aux loix de Platon , mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sçauroit admirer : *Mais quoi ! dit-il , ils ne portent point de chaufses.*

appris à dédaigner leur doctrine *.

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette République de demi-Dieux, plutôt que d'hommes; tant leurs vertus sembloient supérieures à l'Humanité? O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les sçavans.

* De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas. Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entr'eux portoit des sçavans & des artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poëtes, » & je les regarde comme des gens

» dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels, & qui ne sont rien moins.

» Des poètes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne n'ignoroit plus les arts que moi; personne n'étoit plus convaincu que les artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant je me suis apperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des poètes, & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux excellent dans leur partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait leur sçavoir à mes yeux: de sorte que me mettant à la place de l'Oracle, & me demandant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, sçavoir ce qu'ils ont appris, ou sçavoir que je ne sçais rien; j'ai répondu à moi-même & au Dieu: Je veux rester ce que je suis.

» Nous ne sçavons, ni les sophistes, ni les poètes, ni les orateurs, ni les artistes, ni moi, ce que c'est que le

» vrai, le bon & le beau : mais il y a
 » entre nous cette différence, que,
 » quoique ces gens ne sçachent rien,
 » tous croient sçavoir quelque chose ;
 » au lieu que moi, si je ne sçais rien,
 » au moins je n'en suis pas en doute :
 » de sorte que toute cette supériorité
 » de sagesse qui m'est accordée par
 » l'Oracle, se réduit seulement à être
 » bien convaincu que j'ignore ce que
 » je ne sçais pas ».

Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des Dieux, & le plus sçavant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate, faisant l'éloge de l'ignorance. Croit-on que, s'il ressuscitoit parmi nous, nos sçavans & nos artistes lui feroient changer d'avis ? Non, Messieurs ; cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

Socrate avoit commencé, dans Athè-

nes , le vieux Caton continua dans Rome , de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses concitoyens ; mais les sciences , les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome se remplit de philosophes & d'orateurs ; on négligea la discipline militaire ; on méprisa l'agriculture ; on embrassa des sectes , & l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté , de désintéressement , d'obéissance aux loix , succéderent les noms d'Epicure , de Zénon , d'Arcésilas. *Depuis que les sçavans ont commencé à paroître parmi nous , disoient leurs propres philosophes , les gens de bien se sont éclipsés.* Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu , quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame , si , pour votre malheur , rappelé à la vie , vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras , & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous » dit , que sont devenus ces toits de » chaume & ces foyers rustiques qu'ha-
» bitoient

» bitoient jadis la modération & la ver-
 » tu? Quelle splendeur funeste a suc-
 » cédé à la simplicité Romaine! Quel
 » est ce langage étranger? Quelles sont ces
 » mœurs efféminées? Que signifient ces
 » statues, ces tableaux, ces édifices?
 » Infensés, qu'avez-vous fait? Vous,
 » les maîtres des Nations, vous vous
 » êtes rendus les esclaves des hommes
 » frivoles que vous avez vaincus; ce
 » sont des rhéteurs qui vous gouver-
 » nent : c'est pour enrichir des archi-
 » tectes, des peintres, des statuaires
 » & des histrions, que vous avez ar-
 » rosé de votre sang la Grèce & l'Asie.
 » Les dépouilles de Carthage sont la
 » proie d'un joueur de flûte. Romains,
 » hâtez-vous de renverser ces amphi-
 » théâtres, brisez ces marbres, brûlez
 » ces tableaux, chassez ces esclaves qui
 » vous subjuguent, & dont les funestes
 » arts vous corrompent. Que d'autres
 » mains s'illustrent par de vains talens :
 » le seul talent digne de Rome, est ce-
 » lui de conquérir le Monde, & d'y
 » faire regner la vertu. Quand Cynéas
 » prit notre sénat pour une assemblée
 » de rois, il ne fut ébloui, ni par une
 » pompe vaine, ni par une élégance

» recherchée. Il n'y entendit point cette
 » éloquence frivole, l'étude & le char-
 » me des hommes futiles. Que vit donc
 » Cynéas de majestueux? O citoyens!
 » il vit un spectacle que ne donneront
 » jamais vos richesses, ni tous vos arts,
 » le plus beau spectacle qui ait jamais
 » paru sous le ciel, l'assemblée de deux
 » cents hommes vertueux, dignes de
 » commander à Rome & de gouver-
 » ner la terre ».

Mais franchissons la distance des lieux
 & des temps, & voyons ce qui s'est passé
 dans nos contrées & sous nos yeux; ou
 plutôt écartons des peintures odieuses
 qui blesseroient notre délicatesse, &
 épargnons-nous la peine de répéter les
 mêmes choses sous d'autres noms. Ce
 n'est point en vain que j'invoquois les
 mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait
 dire à ce grand homme, que je n'eusse
 pu mettre dans la bouche de Louis XII,
 ou de Henri IV? Parmi-nous, il est
 vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë;
 mais il eût bu dans une coupe encore
 plus amère, la raillerie insultante, &
 le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolu-
 tion & l'esclavage ont été de tout temps

le châtement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches; mais est-il quelque une de ses leçons dont nous ayons sçu profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sçachez donc une fois, que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers: ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître sçavans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'Humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance, la science & la vertu seroient incompatibles! Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier

ces contrariétés apparentes , il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent , & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès , & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.





S E C O N D E P A R T I E.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences *. Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Égyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du Monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de

* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guère plus favorablement que les Égyptiens de leur Dieu Theutus. » Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baiser & embrasser le feu, la première fois qu'il le vit; mais Prométhée lui cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton; car il brûle quand on y touche ». C'est le sujet du frontispice.

la haine, de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences & les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous ferions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts sans le luxe qui les nourrit? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ses amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule réflexion devoit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers! que de fausses routes dans l'investigation des sciences!

Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle? Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterion* pour en bien juger *? Et, ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en sçaura faire un bon usage?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour; &

* Moins on sçait, plus on croit sçavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes & des tourbillons? Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes.

la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philosophes illustres, vous par qui nous sçavons en quelle raison les corps s'attirent dans le vuide; quels sont, dans les révolutions des planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebroussement; comment l'ame & le corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges; quels astres peuvent être habités; quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire: répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins scruissans, ou plus pervers? Revenez donc sur l'importance de vos productions; &, si les travaux des plus éclairés

rés de nos sçavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs & de lettrés oisifs, qui dévorent, en pure perte, la substance de l'État.

Que dis-je, oisifs? Et plutôt à Dieu qu'ils le fussent en effet! Les mœurs en seroient plus saines, & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi, & anéantissant la vertu. Ils fourient dédaigneusement à ces vieux mots de *patrie* & de *religion*, & consacrent leurs talens & leur philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïssent, ni la vertu, ni nos dogmes; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux, pires encore, suivent les lettres & les arts. Tel est le luxe: né comme eux de l'oisiveté &

de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sçais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulieres, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des États; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de

bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait : ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de payfans, & laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & les Scythes, le plus misérable de tous les peuples a résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien ; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie des gens qui ne sçavoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules ; les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichien.

ne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De sçavoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guère dans les mêmes âmes avec celui de l'honnêteté. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élèvent jamais à rien de grand ; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les ob-

tenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les sçavans, devenus à la mode, ont mis une Jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté*; où, l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chef-d'œuvres de poésie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebu-
tés. Ce qu'il fera, Messieurs? Il rabais-
sera son génie au niveau de son siècle,

* Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

& aimera mieux composer des ouvrages communs, qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-tems après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse; & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuse de se prêter au génie de son siècle, & de s'avilir par des productions puérides; malheur à lui! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment est venu, où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxi-

teles & des Phidias; toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravalier le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes, innocens & vertueux, aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais, bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin, que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands

sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & sçavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien

plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfèvrerie, & à cultiver les beaux arts; &, comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des *Médicis* & le rétablissement des lettres ont fait tomber de rechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée, il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui, en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des

travaux excessifs , dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées , sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si sçavamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille ; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail , comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige ; il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides , souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre : vous êtes braves , je le sçais : vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimene : César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes , & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre ; & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de

gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'État que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands fraix la Jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sçauront composer des vers, qu'à peine ils pourront comprendre : sans sçavoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux ; mais ces mots de *magnanimité*, d'*équité*, de *tempérance*, d'*humanité*, de *courage*, ils ne sçau-

ront ce que c'est ; ce doux nom de *patrie* ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu * , ce fera moins pour le craindre que pour en avoir peur. Jaimerois autant , disoit un sage , que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume ; au moins le corps en feroit plus dispos. Je sçais qu'il faut occuper les enfans , & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà , certes , une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes ** , & non ce qu'ils doivent oublier.

* Pens. philosoph.

** Telle étoit l'éducation des Spartiates , au rapport du plus grand de leurs rois. C'est , dit Montagne , chose digne de très-grande considération , qu'en cette excellente police de Lycurgus , & , à la vérité , monstrueuse par sa perfection , si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans , comme de sa principale charge , & au gîte même des Muses , il s'y fasse si peu mention de la doctrine , comme si , cette généreuse Jeunesse dédaignant tout autre joug , on ait dû lui fournir , au lieu de nos maîtres de sciences , seulement des maîtres de vaillance , de prudence & justice.

Nos jardins font ornés de statues, & nos galeries de tableaux. Que penseriez-

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérent, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion ; le second, à être toujours véritable ; le tiers, à vaincre sa cupidité ; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajoûterai-je, à le rendre bon ; aucun, à le rendre sçavant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit sayer, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son sayer qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait ; car je n'étois arrêté à considérer la bien-séance ; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui apparte-

vous que représentent ces chef-d'œuvres de l'art , exposés à l'admiration publique ; les défenseurs de la patrie , ou ces hommes , plus grands encore , qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison , tirées soigneusement de l'ancienne mythologie , & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute , afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions , avant même que de sçavoir lire.

D'où naissent tous ces abus , si ce n'est de l'inégalité funeste , introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études , & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la

noit , & dit qu'il en fût puni , comme on nous punit en nos villages , pour avoir oublié le premier aoriste de *τίπρω*. Mon régent me feroit une belle harangue , *in genere demonstrativo* , avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre, s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, & la vertu reste sans honneur. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens: ou, s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes aban-

données, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant ; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La Prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles, des simples salutaires ; & , dans la substance de plusieurs animaux malfaisans, le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que, du sein même des sciences & des arts, source de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir, d'âge en âge, un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions, affermies par son auguste successeur, imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du moins de

de frein aux gens de lettres , qui tous , aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui , pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire , feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux , de voir des sociétés sçavantes se dévouer à verser sur le genre humain , non-seulement des lumières agréables , mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre ; & l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux - ci portent encore , par leur insuffisance , le caractère des remèdes ordinaires ? Tant d'établissmens faits à l'avantage des sçavans , n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences , &

de tourner les esprits à leur culture. Il semble , aux précautions qu'on prend , qu'on ait trop de laboureurs , & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie , on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement : qu'est-ce que la philosophie ? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus ? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre , ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans , criant , chacun de son côté , sur une place publique : Venez à moi , c'est moi seul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps , & que tout est en représentation : l'autre , qu'il n'y a d'autre substance que la matière , ni d'autre Dieu que le Monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices , & que le bien & le mal moral sont des chimères : celui-là , que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en toute sûreté de conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables ; vous en recevriez bien-tôt le prix , & nous ne craindrions pas de

trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans ! Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie sous le regne de l'Évangile ? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain ; mais, graces aux caractères typographiques *, & à l'usage que

* A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe ; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs États, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'éta-

nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont l'ignorance & la rusticité de nos peres n'auroient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle, & portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitions aujourd'hui; & à

blir une imprimerie à Constantinople; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes: Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore; ils sont superflus. Nos sçavans ont cité ce raisonnement, comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Évangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de cet illustre Pontife.

moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant, toi, qui » tiens dans tes mains les esprits, dé- » livre-nous des lumieres & des fu- » nestes arts de nos peres; & rends-nous » l'ignorance, l'innocence & la pau- » vreté, les seuls biens qui puissent » faire notre bonheur, & qui soient » précieux devant toi.

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajoûté à notre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires, qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de sçavoir? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences, & introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin

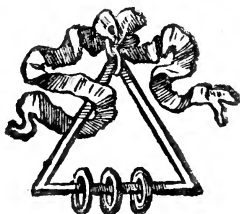
dans la carrière des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jetés dans des arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais verificateur, un géometre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement, en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur

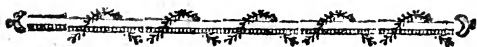
génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands-hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome ; & le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que, si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les sçavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur cré-

dit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse : c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les sçavans penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talens, & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas besoin d'en sçavoir davantage.

O vertu, science sublime des ames simples ! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? & ne suffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en soi-même, & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable philosophie ; sçachons nous en contenter ; & , sans envier la gloire de ces hommes célèbres, qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un sçavoit bien dire, & l'autre bien faire.





R É P O N S E

AU DISCOURS PRÉCÉDENT;

P. L. R. D. P.

LE Discours du Citoyen de Genève a de quoi surprendre ; & l'on fera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'est-ce qu'un Paradoxe dont il a voulu amuser le Public ? Quoi qu'il en soit , pour réfuter son opinion , il ne faut qu'en examiner les preuves , remettre l'Anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées , & l'opposer lui-même à lui-même. Puis-je , en le combattant par ses principes , le vaincre par ses armes & le faire triompher par sa propre défaite.

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa manière d'écrire décèle un esprit cultivé : mais s'il réunit effectivement la Science à la Vertu , & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre , comment sa

doctrine n'a-t-elle pas corrompu la sagesse ? ou comment la sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance ? A-t-il donné à la Vertu la préférence sur la Science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la Science à la Vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulières, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure, en ce cas, de son Discours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de

mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adverfaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les Sciences que j'admire avec les Vertus que j'aime.



PREMIERE PARTIE.

LEs Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle ; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque manière du néant de son ignorance ; dissipant par les efforts de sa raison les ténèbres dans lesquels la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes sphères des régions célestes ; asservissant à son calcul les mouvemens des Astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'Univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La Nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui sçavent profiter de ses dons sans les connoître ! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence

de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des Sciences & l'apologiste des mœurs ! Qui se feroit attendu que de pareilles réflexions dûssent être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même est belle, sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les Sçavans emploient leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards ? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères, ou à une stupide admiration ? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée ? Et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumière, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir

sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vûe, & juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible ? Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins ? Ce n'est que par le secours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle & immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences ; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles sont cultivées dans un État, plus l'É-

tat est florissant ; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan , pour tout ce qui contribue à la beauté , à la solidité , à la proportion , à la perfection de ses ouvrages ? Le laboureur , pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend ? Le Médecin , pour découvrir la nature des maladies , & la propriété des remèdes ? Le Jurisconsulte , pour discerner l'esprit des loix & la diversité des devoirs ? Le Juge , pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence , & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout citoyen , de quelque profession , de quelque condition qu'il soit , a des devoirs à remplir ; & comment les remplir sans les connoître ? Sans la connoissance de l'Histoire , de la Politique , de la Religion , comment ceux qui sont préposés au gouvernement des États , sçauroient-ils y maintenir l'ordre , la subordination , la sûreté , l'abondance ?

La curiosité , naturelle à l'homme , lui inspire l'envie d'apprendre ; ses besoins lui en font sentir la nécessité ; ses

emplois lui en imposent l'obligation ; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir : plus il connoît , plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ; & plus il a de connoissances acquises , plus il a de facilité à bien faire.

Le citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire à sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux , si l'on étoit moins sçavant : ce sont les Sciences , dit-il , qui nous font connoître le mal. Que de crimes , s'écrie-t-il , nous ignorerions sans elles ! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu ? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et si s'en abstenir parce qu'on ne le connoît pas , c'est-là ce qu'il appelle être vertueux , qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-tems : c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels , ou que quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave , qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point

d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remède. Un Botaniste habile sçait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes venimeuses ; tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences distingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays où, sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres ; où elle est plus connue, plus louée,

plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des Anciens ou des Étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zèle & d'équité, que d'envie contre ses compatriotes & d'humeur contre ses contemporains; n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? Et s'il fut des tems, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y voit-on pas d'autres défordres? N'en voit-on pas encore

de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité ? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité , parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition , en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice ? Y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie , moins emportés par la fureur de la vengeance ; leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de règle & qui ne connoît point de frein ? Mais quand même, dans ces contrées sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la Religion ?

Tant de grands-hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumières supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les

préjugés ; c'est l'orgueil , c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies ; c'est le Pyrrhonisme , c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance , la révolte , les passions , tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la Religion. Pour les vaincre , elle n'a qu'à paroître ; seule , elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connue , elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mesure qu'on l'approfondit davantage , on trouve de nouveaux motifs pour la croire , & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres , plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation , plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit , de siècle en siècle , le développement ; c'est dans les livres de Morale & les Annales saintes , qu'il en voit les exemples , & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la Re-

ligion & à la Vertu des lumieres si pures, des appuis si puissans; & ce sera à cette même Religion qu'un Docteur de Genève enseignera hautement, qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La Religion étudiée est pour tous les hommes la regle infailible des bonnes mœurs. Je dis plus: l'étude même de la Nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dûes au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des tems, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux,

la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la Nature , le Physicien n'en peut méconnoître l'Auteur , le Conservateur , l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions, le vrai Philosophe descendant à des conséquences pratiques , & rentrant en lui-même , après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'entourent , ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse , & ne trouvant rien ici bas qui réponde à l'immensité de ses desirs ; il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé ; il se retourne naturellement vers son premier principe & sa dernière fin. Heureux, si, docile à la Grace , il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !





SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition , & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute Antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Sçavans & aux Artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Égypte , la Grèce, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces Législateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières , & réglé par la sagesse de leurs loix , ces grands Etats dont ils avoient
posé

posé les premiers fondemens : ces Ora-
teurs célèbres qui les ont soutenus sur
le penchant de leur ruine , par la force
victorieuse de leur sublime éloquence :
ces Philosophes , ces Sages , qui par
leurs doctes écrits , & leurs vertus mor-
ales , ont illustré leur Patrie , & im-
mortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne
pourrois-je pas opposer au petit nom-
bre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je
n'aurois qu'à ouvrir les Annales du
Monde. Par combien de témoignages
incontestables , d'augustes monumens,
d'ouvrages immortels , l'Histoire n'at-
teste-t-elle pas que les Sciences ont con-
tribué par-tout au bonheur des hommes ,
à la gloire des Empires , au triomphe
de la Vertu ?

Non , ce n'est pas des Sciences , c'est
du sein des richesses que sont nés , de
tout temps , la mollesse & le luxe ; &
dans aucun tems les richesses n'ont été
l'appanage ordinaire des Sçavans. Pour
un Platon dans l'opulence , un Aristippe
accrédité à la Cour , combien de Phi-
losofes réduits au manteau & à la
besace , enveloppés dans leur propre
vertu & ignorés dans leur solitude !

combien d'Homères & de Diogènes, d'Epictètes & d'Esopes dans l'indigence ! Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité ; & une vie laborieuse & modérée , passée dans le silence de la retraite , occupée de la lecture & du travail , n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie , pour être souvent le fruit des arts , n'en sont pas davantage le partage des Artistes ; ils ne travaillent que pour les riches , & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts , c'est , continue l'Auteur , cette politesse introduite parmi les hommes , qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse , selon lui , qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre , & le scandale au crime ? Quand , effectivement , cette politesse dans les manières ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre pour voiler

les foibleſſes, ne feroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livres de la bienſéance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai ; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Sçavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien sçavant ; & plus communément encore on peut être bien sçavant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le Beau-Monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les

belles compagnies auffi étrangères pour le Sçavant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les Cercles ? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs; bien-tôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; &, tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; & c'est à ces défauts que plus d'un Sçavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoûte l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en ora-

teur & plus en philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une foule d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjugoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujétissoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux, où les Sciences ont répandu partout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglan-

tes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sçachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, & qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de Genève ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des Barbares se ménagent moins & s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus; ils ne peuvent que gagner, s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la Patrie; avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur : que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus sçavamment con-

duite, est par-là même toujours plus sûre du succès.

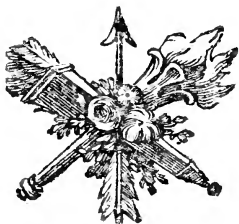
Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'est lui-même récrié contre les Sciences de son temps. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie, & déshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand-homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit & de la légèreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques

ſçavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens , j'en gémis. Par les discours de quelques - uns , dans les écrits de quelques autres , la Religion a dégénéré en hypocrisie , la Piété en superstition , la Théologie en erreur , la Jurisprudence en chicanne , l'Astronomie en Astrologie judiciaire , la Physique en Athéisme. Jouet des préjugés les plus bisarres , attaché aux opinions les plus absurdes , entêté des systêmes les plus insensés , dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain , quand , livré à une curiosité présomptueuse , il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain ses flots mugissent , se soulevent , s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bien-tôt sur eux-mêmes , ils rentrent dans le sein de l'océan , & ne laissent sur ses bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'instant , ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit , quand , échauffé par les faillies d'une imagination dominante , se laissant emporter à tout vent de doctrine , d'un vol audacieux il veut s'élever au-

de-là de sa sphère, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai Sçavant, qui ne perd jamais de vûe le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infailible de l'autorité légitime, procède avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des Sciences, se rend utile à la Société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.





OBSERVATIONS

D E

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

D E G E N E V E ,

*Sur la Réponse qui a été faite à son
Discours.*

J'E devois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'Auteur anonyme qui vient d'honorer mon Discours d'une réponse ; mais ce que je dois à la reconnaissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas non plus que, toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité.

Le Discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car, quoique j'y fois qualifié de Docteur, je serois bien fâ-

ché d'être au nombre de ceux qui sçavent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point , ce sera , je crois , l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adverfaire ; l'un renferme l'éloge des Sciences , l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

Il semble , au ton de la réponse , qu'on seroit bien-aïse que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours , a dû me coûter beaucoup : c'est , selon l'auteur , un aveu arraché à la vérité , & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité , il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'Auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu , dit-on , est arraché par force : tant mieux pour ma

cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Serait-ce pour être mal fait ? Ce serait intenter un procès bien terrible à la sincérité des Auteurs , que d'en juger sur ce nouveau principe. Serait-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on , que je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre , c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi , cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs ; c'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence , que d'acquérir des connoissances , & d'étendre ses lumieres. En ce sens , j'ai loué le sçavoir , & c'est en ce sens que je loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des sciences ; & j'en aurois volontiers dit autant , si cela eût

été de mon fujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de misérables romans, tant de vers licentieux, tant de livres obscènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousie, tant de menfonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries? Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur, pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet.

En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères observations à faire, sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers

dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'Auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes*.

* Tous les Princes, bons & mauvais, feront toujours bassement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sçais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue ; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge, digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre *. Il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné. Ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général ; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-

* C'est de la question même qu'on pourroit être surpris : grande & belle question, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'Académie Française vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème ; & cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

même les études que je condamne *, puisque la science & la vertu sont incompatibles; comme on prétend que je m'efforce de le prouver; on me demande, d'un ton assez pressant, comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question: cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embaras dans mes réponses; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justice y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des sciences corrompt les mœurs d'une Nation, c'est ce que j'ai osé soutenir; c'est ce que

* Je ne sçaurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner; c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'apercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science & la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeler les vrais sçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la science & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais sçavans sont en petit nombre, je l'avoue; car, pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées; mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sçauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puisse être sçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage: il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la scien-

ce, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours, me garantiroit de cette imputation : je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sçais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être ?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les Peres de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Égyptiens volés par les Israélites ; mais je me contenterai, pour dernière réponse, de proposer cette question : Si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me feroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me repro-

che n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi ; & c'est une indiscretion que le Public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en disputent, devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle, si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adverfaire ; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur, observant que j'attaque les sciences & les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les Etats ; comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte

fort bien , qu'il a beaucoup d'habilité , ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les sciences nous rendent malhonnêtes gens , je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'Auteur va plus loin , & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers , & que le spectacle de la Nature exposé , ce semble , aux yeux de tous pour l'instruction des simples , exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs , pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes , ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu ? L'Écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres ; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique , ni que l'Auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne sçais rien , que par celui qui connoît & le cédre & l'hysope ;

& la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le sçais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse Éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du Monde, le laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme

vulgaire : c'est à une bouche sçavante que ce blasphême étoit réservé.

*La curiosité naturelle à l'homme , continue-t-on , lui inspire l'envie d'apprendre. Il devrait donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes , & ne sentent point cette nécessité-là. Ses emplois lui en imposent l'obligation. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs *. Ses progrès lui en font goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devrait s'en défier. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir. Cela arrive , en effet , à ceux qui ont du talent. Plus il connoît , plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir. C'est-à-dire , que l'usage de tout le temps qu'il*

* C'est une mauvaise marque pour une société , qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être , ils n'auroient guères besoin d'étudier , pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.

perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vûe de leur ignorance se développe en apprenant, & c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose, qu'ils croient tout sçavoir ; & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'Auteur a bien plus consulté son cœur, qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses, & sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que, pour apprendre à bien faire, on soit obligé de sçavoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infailible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment,

si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces , pour s'assurer de sa vertu , si c'est un des exercices de la vertu , de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes , & se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin , & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire , & qui , après avoir bravé & insulté tout le monde , se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un Philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage , si j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité aussi un peuple moderne , & ce n'est pas ma faute , si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore , dans une maxime générale , des parallèles odieux , où il entre , dit-on , moins de zèle & d'équité , que d'envie contre mes compatriotes , & d'humeur

contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons, & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable, qui m'a déjà été faite par un Philosophe* : *N'est-ce point, me dit-on ici, au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre chose qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps?*

Cette question renferme de grandes vues, & demanderoit des éclaircissements trop étendus, pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoissances des citoyens : & ceci me

* Préf. de l'Encycl.

jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adverfaire ; & , tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente ; je la transcrirai dans ses propres termes ; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures, qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il en suit de siècle en siècle le développement ; c'est dans les livres de morale & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enleva à la religion & à la vertu des appuis si puissans ; & ce sera à cette même religion, qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit

d'avantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus, pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'Auteur ; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, sinon celle de sa religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit, en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche, pour étayer, avec leur foible sçavoir, un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles,

qui , par leurs misérables pointilleries , ont avili la sublime simplicité de l'évangile , & réduit en syllogismes la doctrine de Jésus-Christ ; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre , & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'Histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je sçavois exposer en peu de mots ce que les sciences & la religion ont eu de commun dès le commencement , peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi , n'a jamais cultivé les sciences , & on ne lui en a jamais conseillé l'étude ; cependant si cette étude étoit bonne à quelque chose , il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire , ses chefs firent tous leurs efforts pour le tenir séparé , autant qu'il étoit possible , des nations idolâtres & sçavantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre ; car ce peuple foible & grossier étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des prêtres de Baal , que par les sophismes des Philosophes.

Après des dispersions fréquentes par-

mi les Egyptiens & les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irreligion, furent les Philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs*. Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à-peu-près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatiques; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion: mais l'évangile nous apprend l'esprit de cette exacti-

* On voyoit regner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques, qui régnoient de tout tems entre les Docteurs & les Philosophes: c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la science d'autrui, & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le Maître de Musique & le Maître à Danser du Bourgeois Gentil homme, vous aurez l'Antiquaire & le Bel-Esprit, le Chymiste & l'Homme de Lettres, le Jurisconsulte & le Médecin, le Géometre & le Versificateur, le Théologien & le Philosophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

tude & le cas qu'il falloit en faire : au surplus , ils avoient tous très-peu de science & beaucoup d'orgueil ; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi , ce ne fut point à des Sçavans que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples , on ne voit pas un mot d'étude ni de science , si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ , douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans art , mais avec un cœur pénétré ; & , de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi , le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple , & le succès fut prodigieux. Les prêtres payens , alarmés , firent entendre aux Princes , que l'État étoit perdu , parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions

s'éleverent , & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre ; tous les Peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles , non contents de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier ; les Philosophes , qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité , se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin , martyr * , écrivit le

* Ces premiers Écrivains , qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume , seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux ; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin , dans son entretien avec Triphon , passe en revue les diverses sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé , & les rend si ridicules , qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on , dans l'Apologie de Tertullien , combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit , en effet , un détail bien flétrissant pour la philosophie , que l'exposition des maxi-

premier l'apologie de sa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaqu

mes pernicieuses , & des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Épicuriens nioient toute providence ; les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité ; & les Stoïciens , de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens : en voici un échantillon dans ceux de Théodore , chef d'une des deux branches des Cyrénaïques , rapporté par Diogène Laërce. *Sustulit amicitiam, quod ea neque insipientibus neque sapientibus adfit... Probabile dicebat prudentem virum non seipsum, pro patriâ, periculis exponere ; neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio, cum tempestivum erit, daturum operam sapientem ; nihil quippè horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ à stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est... sapientem publicè, absque ullo pudore ac suspicionè, scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres , je le sçais ; mais y a t-il une seule de toutes les sectes , qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines , si avidement reçue de tous les Philosophes , & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ; Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystere ; il leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme , &

c'étoit les vaincre. Les premiers succès encouragerent d'autres Ecrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition * : on voulut

offroit solennellement des hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grèce, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit, avec ses amis, des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

* On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos Sçavans, pour éclaircir les rêveries de la Mythologie ?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie; & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de Philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, & le temps même; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choses.

montrer de la science & du bel-esprit : les livres parurent en foule ; & les mœurs commencèrent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'évangile & de la foi des Apôtres ; il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes : chacun voulut soutenir son opinion ; personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre ; les hérésies pullulèrent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux , qui ne sçavoient que tendre la gorge aux couteaux , devinrent entr'eux des persécuteurs furieux ; pires que les idolâtres : tous tomberent dans les mêmes excès ; & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération , que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs , on crut y voir des rapports avec le chris-

tianisme. On osa croire que la religion en deviendroit plus respectable, revêtu de l'autorité de la philosophie. Il fut un tems où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe : & peu s'en fallut que Platon d'abord, & ensuite Aristote, ne fût placé sur l'autel à côté de J. C.

L'église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tentèrent d'en bannir toute cette science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier : entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une manière très-sçavante que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre ;

le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir, que sur celles qui lui sont inutiles; mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans hommes émurent la querelle, de sçavans hommes la soutinrent: & les plus capables se montrèrent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis: aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portotent que le desir de briller aux dépens de leur adverfaire: chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire: le plus fort impofoit silence au plus foible: la dispute se terminoit toujours par des injures; & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui; la littérature & les arts brillent

parmi nous; quel profit en a tiré la religion? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie, & les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints & point de casuistes. La science s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne veut l'apprendre. Nous sommes tous devenus docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'évangile s'est étendu par tout l'univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage: jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture, sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, Ministres de la loi qui

m'y est annoncée , donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces livres sçavans qui ne sçavent ni me convaincre , ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde , que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse , ni ce faste indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent ; foyez touchés vous-mêmes , si vous voulez que je le sois ; & sur-tout montrez-moi , dans votre conduite , la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en sçavoir , ni de m'en enseigner davantage ; & votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres , ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'évangile ; & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations : *non Aristotelico more* , disoient les peres de l'église , *sed piscatorio*.

Je sens que je deviens long ; mais

j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car, où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guère moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des sciences, me dit-on, c'est du sein des richesses, que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe. Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étoient nés ensemble, & que l'un n'alloit guère sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie; la première source du mal est l'inégalité; de l'inégalité, sont venues les richesses; car ces mots de *pauvre* & de *riche* sont relatifs, & par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres: des richesses, sont nés le luxe & l'oïveté; du luxe, sont venus les beaux arts; & de l'oïveté, les sciences. *Dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage des Sçavans.* C'est en

cela même que le mal est plus grand ; les riches & les Sçavans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus sçavans, ou que les Sçavans fussent plus riches, les uns seroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la basse flatterie ; & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être sçavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accredité à la Cour, combien de philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude ?* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur philosophie ; mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes ? *Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit

pas son métier , feroit un homme bien fou ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée , passée dans le silence de la retraite , occupée de la lecture & du travail , n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle.* Non pas, du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie , & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs , qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste , si les travaux dont il s'occupe nourrissent l'oïveté , & gâtent l'esprit de ses concitoyens ? *Les commodités de la vie , pour être souvent le fruit des Arts , n'en sont pas davantage le partage des Artistes.* Il ne me paroît guères qu'ils soient gens à se les refuser , sur-tout ceux qui , s'occupant des arts tout-à-fait inutiles , & par conséquent très-lucratifs , sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses , je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oïfifs qui profitent & abu-*

sent de leur industrie. Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples & si modestes. Le luxe ne sçauroit regner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bien-tôt parmi tous les autres sous différentes modifications ; & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite. On ne sçauroit dire que ce fût un mal en soi, de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boëte émaillée ; mais c'en est un très-grand, de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer, à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour sçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des Sçavans ; & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adverfaire est moins indulgent ; non-seulement il ne m'accorde

rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fautive politesse , il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ; assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons : on apprendroit à se défier des méchans ; & la société en feroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte , que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sçais : mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux , que toutes les maximes qu'on nous débite depuis longtemps sur le scandale ; si on les vouloit suivre à la rigueur , il faudroit se laisser piller , trahir , tuer impunément , & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue. . . . Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. . . . Oui , comme celui des assassins de César , qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement.

Cette pensée a beau être brillante ; elle a beau être autorisée du nom célèbre de son Auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison, qu'il vole ? Non ; couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu : c'est l'outrager, en profanant ses enseignes ; c'est ajoûter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent, jusques dans le crime, je ne sçais quoi de fier & de généreux, qui laissent voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles âmes. Mais l'âme vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière, & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien ;

on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche; jamais homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des lettres & des arts l'élégance & la politesse qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la réponse me le dispute, & j'en suis étonné : car puisqu'il fait tant de cas de la politesse & des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves; elles se réduiront à ceci. *On ne voit point que les sçavans soient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins : donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût; & nos Beaux-Esprits, aussi peu sçavans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-mâîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'Auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent : accordons, s'il le faut, que les Sçavans, les Poëtes

tes & les Beaux-Esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres , Messieurs de l'Académie des Sciences , Messieurs de l'Académie Françoisse , sont des gens grossiers qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde , & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de chose à cela , & n'en fera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité , qui régissent parmi nous , soient l'effet du bon goût , puisé d'abord chez les Anciens , & répandu parmi les peuples de l'Europe , par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts *. Comme les meilleurs Maî-

* Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manières d'un peuple , il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour sçavoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres , il ne faut pas chercher si un Sçavant , ou un autre , sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse , & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe ,

tres à danfer ne font pas toujours les gens qui se présentent le mieux , on peut donner de très-bonnes leçons de politesse , fans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs , qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les Anciens , hors la grace & la finesse , n'ont pas laissé , par leurs ouvrages utiles , quoique méprisés , de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce , & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté , & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athenes , à Rome , à la Chine , partout on a vu la politesse & du langage & des manieres accompagner toujours ,

de la liberté , & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation , & sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens. Examiner tout cela en petit & sur quelques individus , ce n'est pas philosopher ; c'est perdre son temps & ses réflexions : car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques , & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

non les Sçavans & les Artistes , mais les sciences & les beaux arts.

L'Auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance ; & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philosophe , il peint l'ignorance à son tour ; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison ; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce * & bru-

* Je serai fort étonné si quelqu'un de mes Critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux , pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre , & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort sçavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche , à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux , ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison , je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire.

tale , qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux ; une ignorance criminelle , qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité , qui multiplie les vices , qui dégrade la raison , avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'Auteur attaque , & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable , qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste , qui naît d'un vif amour pour la vertu , & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme , & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure & contente de soi , qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même , à se rendre témoignage de son innocence , & n'a pas besoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières. Voilà l'ignorance que j'ai louée , & celle que je demande au ciel , en punition du scandale que j'ai causé aux

doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aisément, où, grace aux sciences, ordre & justice ne seront plus que de vains noms, faits pour en imposer au peuple, & où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes. En quelque temps que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre? Je ne sçaurois concevoir cela. Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques. Personne assurément ne disputera à mon adverfaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous? Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assu-

rées ; des guerriers moins violens , mais plus redoutés ; sçachant vaincre avec modération ; traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide ; la gloire , leur récompense. Je ne nie pas à l'Auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous ; il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve ; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-corrompus. Au reste , ces choses sont si vagues , qu'on pourroit presque les dire de tous les âges ; & il est impossible d'y répondre , parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des *in-folio* pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences , il n'a pu , ce me semble , avoir en vue , ni l'orgueil des Stoïciens , ni la mollesse des Epicuriens , ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens , parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anachronisme n'est point méfiant à mon adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates , & n'est pas plus obligé de sçavoir par cœur son Diogène Laërce , que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des Philosophes de son temps ; mais je ne sçais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les Philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie ; & je ne pense pas avoir dit le contraire... Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les Universités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien *. C'est

* *Les vices nous resteroient*, dit le Philosophe que j'ai déjà cité, & nous aurions l'ignorance de plus. Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du sçavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oïfiveté & du luxe ; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le feront toujours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de desirer, & impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences & les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité : elles le rendent au moins

plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevrait lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remèdes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages Législateurs d'imiter sa prudence, & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissements politiques, c'est le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favorisent toujours les sciences & les arts ; j'en ai dit la raison : & dans l'état

présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses Sujets resteroient pauvres & ignorans, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.





RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs ? Cette Réfutation a été lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomène s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau

renferme plusieurs autres propositions, dont il est très important de montrer la fausseté, puisque, selon de sçavans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la maniere de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens * de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sé-

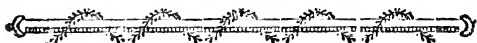
* Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les Arts & dans la République des Lettres.

cheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature fait son principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant sera donc blâmé par la postérité, d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes; & son Ministre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les siens: si les sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amèrement le temps que vous avez employé à acquérir des connoissances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'Auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance: il paroît souhaiter qu'on brûle les bibliothèques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel; mais il compte sur les suffrages des siècles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand sur les rui-

nes des Beaux Arts éplorés , triompheroient insolemment l'Ignorance & la Rusticité.

Nous avons deux questions à discuter , l'une de fait , l'autre de droit. Nous examinerons dans la première partie de ce Discours , si les sciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs ; & dans la seconde , ce qui peut résulter du progrès des sciences & des arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.



PREMIERE PARTIE.

A VANT , dit M. Rousseau , que l'art eût façonné nos manières , & appris à nos passions à parler un langage apprêté , nos mœurs étoient rustiques , mais naturelles , & la différence des procédés marquoit , au premier coup d'œil , celle des caractères. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage , dont nous ne sentons plus le prix , leur épargnoit

bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siècle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés.

Egards , attentions , complaisances , prévenances , respect , autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée , plus la société a été utile aux hommes ; on s'est plié aux bienféances , souvent plus puissantes que les devoirs ; les inclinations sont devenues plus douces , les caractères plus lians , les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions , que parce qu'ils sont contraints de paroître en changeant ! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser : c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être ; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu , le rend enfin vertueux ; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux , comme ils le seroient , s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement , & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors , comme il

l'avoue , la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations & d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les belles-lettres, les sciences & les arts.

D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelque intérêt à nous rendre service. On sçait évaluer les offres précieuses de la politesse, & ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui, en obligeant, ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial ; leur candeur, un langage qui

lui est propre : leur mérite est leur art de plaire.

Ajoûtez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant-homme ; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rousseau ? Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences & les arts. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Ne se lassera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? O doux nœuds de la société, charme des vrais Philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des

mœurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. Rousseau attribue à notre siècle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne sont pas policées; & il en conclut que le sort des mœurs & de la probité a été régulièrement assujetti aux progrès des sciences & des arts. Laissons ces vagues imputations & passons au fait.

Pour montrer que les sciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que plusieurs peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des sciences. On sçait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon singulière de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puisqu'un grand nombre de nations barbares ont été subjuguées par des peuples amateurs des beaux-arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leurs progrès.

Lorsqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs & aux beaux-arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seroient les richesses, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs ; sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation : l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégué notre adversaire, ne prouvent point que les sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion, sur laquelle il insiste principalement, paroisse étrangère à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des beaux arts, & bien-tôt après la conquête de Cambise : mais bien des siècles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes,

sous le regne de Timaiis. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etoient-ils énervés par les beaux-arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les sciences qui ont efféminé les Asiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perfes & sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse & l'oïveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se font ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les arts, lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des nations sauvages

& féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adverfaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les États. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette supposition, toute occupation étrangère à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Scythes, les premiers Perses, les Germains & les Romains dans les premiers temps de leur République ; & il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les représentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de

leurs prisonniers & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverfaire d'un Roi , ils étrangloient cinquante de fes officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin fe nourriffoient de la chair des Étrangers qui arrivoient chez eux. L'hiftoire des diverfes nations Scythes offre par-tout des traits , ou qui les deshonorant , ou qui font horreur à la Nature. Les femmes etoient communes entre les Maffageres ; les perfonnes âgées étoient immolées par leurs parens , qui fe régaloient de leurs chairs. Les Agathyrfiens ne vivoient que de pillage , & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages , au rapport d'Hérodote , étoient injuftes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propofe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perfes , tout le monde convient fans doute avec M. Rollin qu'on ne fçauroit lire fans horreur jufqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes fortes d'inceftes étoient autorifés. Dans la Tribu Sacerdotale , on conféroit prefque toujours les premières dignités

à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius-Méla peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler: peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crüe, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres, un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation

& la mort ? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O détestable grandeur , qui se repaît de miseres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus , que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Est-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés , ainsi que nous , à passer tranquillement quelques instans sur la terre : mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug , la douleur de voir vos armées taillées en pieces , & vous aurez bien-tôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix , des arts , des sciences & de la vertu ? Romains , cessez d'être injustes ; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance ; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence , & non pas à la priva-

tion des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologistes de l'ignorance. Le plus sçavant des Athéniens avoit raison de dire que la présomption des hommes d'État, des Poëtes & des Artistes d'Athènes, ternissoit leur sçavoir à ses yeux, & qu'ils avoient tort de se croire les plus sages des hommes ; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophistes, il ne faisoit point d'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des sons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les statues des Graces. La Rhétorique, la Physique, l'Astronomie furent l'objet de ses études ; & , selon Diogène de Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il est vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une science de la Morale, & qu'il ne s'imaginait pas sçavoir ce qu'il ne sçavoit pas : est-ce-là favoriser l'ignorance ? Doit-elle se prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains
l'art

l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses. Un des chefs de la troisième Académie, Carnéade, montrant en présence de Caton la nécessité d'une loi naturelle, & renversant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'esprit de ce censeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en sentit l'injustice & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma son style sur celui de Thucydide & de Démofthène, & enrichit ses ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Histoire & beaucoup d'autres matieres exercerent sa plume. Ces traits font voir que, si Socrate & Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seroient censurés eux-mêmes; & M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les temps on a vu

des Auteurs décrier leur siècle & louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes ; de supériorité , à blâmer ce qui est loué ; de grandeur , à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit , est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement , que les peuples policés & distingués par la culture des lettres & des sciences , ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendrait pas même de nommer. Si vous parcourez les divers États d'Afrique , vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans , lâches , fourbes , traîtres , avares , cruels , voleurs & débauchés. Là , sont établis des usages inhumains ; ici , l'impudicité est autorisée par les loix. Là , le brigandage & le meurtre sont érigés en professions ; ici , on est tellement barbare , qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs Royaumes les maris

vendent leurs femmes & leurs enfans ; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon : on tue quelques personnes pour faire honneur au Roi , lorsqu'il paroît en public , ou qu'il vient à mourir. L'Asie & l'Amérique offrent des tableaux semblables*.

L'ignorance & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vastes Contrées , font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adversaire : peuples , sçachez une fois que la Nature a voulu vous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit , & que la peine que vous trouvez à vous instruire , n'est pas le moindre de ses bienfaits. J'aime-rois autant qu'il eût dit : peuples , sçachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a

* Les bornes étroites que je me suis prescrites , m'obligent à renvoyer à l'Histoire des Voyages , & à l'Histoire Générale par M. l'Abbé Lambert.

attachée à sa culture , est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la première partie de son Discours par cette réflexion : que la probité est fille de l'ignorance , & que la science & la vertu sont incompatibles. Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Église ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique , la Poétique & la Philosophie.



SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours , que l'origine des sciences est vicieuse , leurs objets vains , & leurs effets pernicious. C'étoit , dit-il , une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce , qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences : d'où il infere que les Égyptiens , chez qui elles étoient nées , n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladie de l'ame* ; Inscript-

tion qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des Bibliothèques, de celle d'Osymandias Roi d'Égypte.

Il assure qu' l'Astronomie est née de la superstition; l'Éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la Géométrie, de l'avarice; la Physique, d'une vaine curiosité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les sciences & les arts devoient leur naissance à nos besoins; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des sciences & des arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts sans le luxe qui les nourrit: tout le monde vous répondra que les arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes: on peut vous répondre qu'au-

cun corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez sçavoir ce que deviendroit l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire Universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les Magistratures, les vies des Princes pacifiques, des Philosophes & des Artistes célèbres. Tous ces sujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conspirateurs ?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule vérité devoit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous sçavez que les sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Ce sont donc là selon vous de stériles spéculations. Les Universités vous ont une grande obligation de leur

avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits ! Les grands Philosophes qui les possèdent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Ils ignoreroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des sciences. Vous dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, & que la vérité n'a qu'une manière d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincèrement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les sciences, que pour les sçavoir & en faire usage ; & que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractère distinctif de la vérité ; & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde ?

Convendez que vous auriez pu vous

dispenser de parler de l'origine des sciences & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des sciences & des arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothèques, productions des pays étrangers dûes à la navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les arts mécaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique, nous préparent des remèdes: les arts libéraux, des plaisirs instructifs: ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnaissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algèbre, préside à la plupart des sciences; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? selon

lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : nous avons des Physiciens, des Géomètres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appelés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage des paysans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les Etats ?

O Louis le Grand ! quel seroit votre étonnement, si, rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on soutient que les sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans

leurs effets ; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens ! Quoi ! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un asyle aux muses, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts, pour avoir envoyé des Astronomes dans les pays les plus éloignés, récompensé les talens & les découvertes, attiré les Sçavans près du Trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitèles & des Syssippes, des Appelles & des Aristides, des Amphions & des Orphées ! Que tardez vous de briser ces instrumens des arts & des sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'esprit & du génie ? Replongez-vous dans les ténèbres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumieres de votre siècle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent

encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité de conscience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Sçavans & de nos meilleurs citoyens ne font presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports & l'ensemble des parties de la Nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre sçavoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle sçait que telle connoissance qui paroît stérile pendant un temps, peut cesser de l'être par des applications dûes au gé-

nie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hazard. Elle sçait que, pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espece : ces pieces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange : il en forme des chef-d'œuvres d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hazard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres & aux arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le superflu : mais ce qui est superflu par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers

de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête-homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton, le grand sollicitateur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne ; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand capitaine & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bien-faisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs ; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Sçavans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des arts ; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des Etats ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation : comment pourront subsister les autres Su-

jets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des espèces est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains.

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les sciences, & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'est-on apperçu, sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV, que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit de sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françaises, que durant le cours de leurs victoires.

Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillants, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la Jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité & du Christianisme ? La science, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposé l'Université de Paris, conformément aux reglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens Citoyens ; on met continuellement sous

leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'Antiquité. L'histoire sacrée & profane leur donne des leçons soutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oïveté, & par conséquent du jeu & de la débauche qui en sont les suites. Sénèque, que M. Rousseau cite pour appuyer son sentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epist. 88.*)

Que veulent dire ces traits satyriques lancés contre notre siècle : que l'effet le plus évident de toutes nos études est l'avilissement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reste sans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions ? Comment peut-on ignorer qu'un homme qui passe pour manquer de probité est méprisé universellement ? La punition du vice n'est-elle pas déjà la première récom-

penſe de la vertu ? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits ? Ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la philoſophie. Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais Philoſophes, des ſyſtèmes que nous abhorrons ? Doit-on rejeter ſur l'étude des belles-lettres les opinions inſenſées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont inſatués de ſyſtèmes abſurdes, fruits de leur ignorance & de leur crédulité ? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon ſe met au-deſſus des chimères. La vraie philoſophie nous ap-

prend à déchirer le voile des préjugés & de la superstition. Parce que quelques Auteurs ont abusé de leurs lumières, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des usages nuisibles ? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des sciences, des lettres & des Philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes Sçavans, opposons celui du vrai Philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai Philosophe ? C'est un homme très-raisonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vûe qu'on le considère, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, & l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesses rempantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres : car l'envie, qui ne

pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent la Religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractère a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur, & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnaissance & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il désire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sçait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui, sous le nom de fermeté, brusque les égards & les condescen-

dances ; cet esprit de contradiction , qui , secouant le joug des bienféances , se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées , également haïssable , soit qu'il défende les droits de la vérité , ou les prétentions de son orgueil. Le vrai Philosophe s'enveloppe dans sa modestie , & , pour faire valoir les qualités des autres , il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile , il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser , & dans la conversation que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sçait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir , est celle que nous rendons au mérite d'autrui ; & , quand il l'ignoreroit , il ne monteroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer : persuadé que le cœur fait l'homme ; l'indulgence , les vrais amis ; la modestie , des citoyens aimables. Je sçais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philosophe , & sur-tout du Philosophe Chrétien ; mon dessein a été seulement d'en donner une légère esquisse.

L E T T R E

D E

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

D E G E N È V E ,

A M. * * *.

*Sur la Réfutation précédente **.

JE vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'ai lu, avec beaucoup de plaisir, la Réfutation que M. Gaudier a pris la peine de faire de mon Discours; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre; & voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que, pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la Réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin

* La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lue à l'Académie de Nancy, & insérée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne se trouve ici qu'à cause de la Réponse de M. Rousseau.

de donner à M. Gautier d'autre réplique, que le Discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation : lisez la profopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius : enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que, s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui ; & cela me donneroit un air contrariant, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse, ne sont pas contagieux, comme ils le feroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on

est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sçait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que, quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur: *Je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*: l'autre lui répond dans le fond du sien: *Je sçais que vous mentez impudemment; mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la Réfutation, que l'Auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute: ce qui lui est assurément fort commode; parce que, répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire; car on n'a jamais oui dire qu'un peintre, qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de

fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en répliquant. Par exemple : je sçais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne sont point des Réaumurs & des Fontenelles ; & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je sçais qu'ils ne sçavent rien, qu'ils sont brutaux & grossiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, & par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fierement ce que les troupes ont de commun avec les Académies ; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus ; & d'autres questions semblables,

qui

qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. Si je voulois répondre à la première partie de la Réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les Auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il recuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel, sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux

qui méprisent les loix ; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajoûter foi à des Écrivains scandaleux , qui osent louer des barbares qui ne sçavent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nus , & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ! Il faudra donc disputer. Voilà donc Hérodote , Strabon , Pomponius-Méla , aux prises avec Xénophon , Justin , Quinte-Curce , Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique , dans les antiquités , dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes ; les livres se multiplient , & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littérature , qu'après des *in-folio* d'éclaircissemens , on finit toujours par ne sçavoir où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde partie , cela seroit bientôt fait ; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente , pour m'y réfuter , de dire oui par-tout où j'ai dit non , & non par-tout où j'ai dit oui : je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non , oui par-tout où j'avois

dit oui , & supprimer les preuves , j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier , je ne puis donc répondre aux deux parties de la Réfutation , sans en dire trop & trop peu : or , je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode , & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier , & le style de la Réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens , il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux , & que l'Auteur n'a point saisi l'état de la question , & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple , M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas sçavans , & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques , les Bédouins , les Caffres n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple sçavant qui ne fût pas vicieux , il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner , comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hom-

mes. S'il a cru cela de bonne-foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant-homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripathéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille, qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sçautoit em-

ployer un langage plus honnête que celui de notre siècle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne fçauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits, que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'en suivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la première partie de mon Discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A quoi donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît sur-tout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sçais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands,

mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous nous enquérons volontiers : » Sçait-il du Grec & du Latin ? Écrit-il » en vers ou en prose ? Mais s'il est de- » venu meilleur ou plus avisé, c'étoit » le principal ; & c'est ce qui demeure » derriere. Criez d'un passant à notre » peuple : *O le sçavant homme !* & d'un » autre : *O le bon homme !* il ne faudra » pas à détourner ses yeux & son respect » vers le premier. Il y faudroit un tiers » crieur : *ô les lourdes têtes* « !

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant , & que la peine que nous trouvons à nous instruire , n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples , sçachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre : la peine qu'elle a attachée à sa culture , est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail , on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec

beaucoup d'étude , il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires , si ce n'est pour nous détourner des occupations oisives ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture , on voit aisément que , s'il ne tenoit qu'à lui , tous les laboureurs déferteroient bientôt les campagnes , pour aller argumenter dans les écoles ; occupation , selon M. Gautier , & je crois , selon bien des Professeurs , fort importante pour le bonheur de l'État.

En raisonnant sur un passage de Platon , j'avois présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire ? L'Auteur de la Réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort , je demande , à mon

tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias, avec celui des sages d'Égypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remedes*? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remedes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concludroit que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir,

ne tardera guère à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies ; mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton , qui blâmoient les sciences , étoient pourtant eux-mêmes de fort sçavans hommes ; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus sçavant des Athéniens ; & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit sçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les Philosophes Grecs : & il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions ; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devrait bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade est le seul Philosophe , ou le seul Sçavant qui se soit piqué de soutenir le pour & le

contre; autrement, tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la Réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche, elle l'est fort en belles déclamations. L'Auteur substitue partout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'est, en prodiguant la pompe oratoire dans une Réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, les éloquentes déclamations de M. Rousseau? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des collèges. Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune? J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que personne, me pardonner celle-là. Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertus? C'est qu'on cultive les belles-Lettres, les sciences & les arts. Pour cela précisément. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth,

Hun ou Vandale , on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? Ne se laissera-t-on point d'invectiver les hommes ? Ne se laisseront-ils point d'être méchans ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux , en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? Sous prétexte d'épurer les mœurs , est-il permis d'en renverser les appuis ? Sous prétexte d'éclairer les esprits , faudra-t-il pervertir les ames ? O doux nœuds de la société ! charme des vrais Philosophes ! aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire , ni à l'âpreté Stoïque , ni à des clameurs barbares , ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que , de toutes les sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu , les Stoïciens sont les seuls que M. Gauthier m'abandonne , & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison : je n'en serai guère plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement, en d'autres termes, le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous régnerez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous sçavez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de sçavoir la Rhétorique, la Logique, la Physique, la Métaphysique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. Gauthier.

Vous sçavez que les sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai sçu, je l'avois oublié, comme nous faisons tous, en devenant raisonnables. Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations ? Stériles, selon l'opinion commune ; mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est

retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste , je sçais que les Universités ne me doivent aucune reconnaissance ; & je n'ignorois pas , en prenant la plume , que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes , & rendre hommage à la vérité. Les grands Philosophes , qui les possèdent dans un degré éminent , sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Je crois qu'en effet ces grands Philosophes , qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent , seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même , si ces hommes , qui sçavent tant de choses , sçavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier , qui me traite par tout avec la plus grande politesse , n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis ; il étend ses soins , à cet égard , depuis les Régens de collège jusqu'à la Souveraine Puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde ; on voit

qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la Réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raisonner , qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir , m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie , & que je crois raisonnable. Il m'accuse , très-sûrement sans en rien croire , de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi , je le soupçonne , avec plus de fondement , d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe , les circonstances où il se trouve , l'auront mis dans une espece de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses ; il m'aura donc réfuté par bienséance ; mais il aura pris toutes sortes de précautions , & employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal à propos , que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle , & la gloire du grand Prince sous les loix duquel il a la douceur de

vivre. C'est précisément comme s'il disoit : vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison ; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité... Je dis que tout homme qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la Réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer la réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnèse. Leur gouvernement, devenu

vénal sous Périclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure ; les fonctions les plus honorables sont avilies : l'impunité multiplie les mauvais citoyens ; les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté : toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon Discours, où j'ai montré ce rapport ? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière ; c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture,

que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son sçavoir aux dépens de sa bonne-foi : mais si en effet il a parlé sincèrement, en réfutant mon Discours, comment M. Gautier, professeur en Histoire, professeur en Mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier ; c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la Réfutation pied-à-pied : vous en voyez la raison ; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amère plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa Réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse, pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est dûe. Son ouvrage me paroît celui d'un hom-

me d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie ; quant à moi , j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur , Monsieur , &c.

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht , du 22 Octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de Monsieur Gautier , & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en son ouvrage , laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge , & se borne à en faire un bon extrait. Celui de la Réfutation est tourné avec tant d'adresse , que , quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions , il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai , selon lui , que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son propre intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement , & , pour mettre M. Gau-

tier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Histoire !

Si jamais les hommes deviennent sages, leur Histoire n'amusera guère.

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sçauroit subsister sans loix ; & il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si sçavant Auteur confondroit - il la jurisprudence & les loix ?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement ; & , pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes ; ni Avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier pour sçavoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loix.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ;

mais je finirai par cette observation que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon Discours toutes les choses qu'il attaque ; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris , ce 1 Novembre 1751.





DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS ;

*Prononcé dans l'Assemblée publique de
l'Académie des Sciences & Belles-
Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.*

Par M. BORDE.

ON est défabusé depuis long-temps de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les pre-

miers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent ; les révolutions se multiplièrent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes , nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du Monde étoit inconnue , que l'Europe étoit sauvage , & l'Asie esclave , la Grèce pensa , & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants , on est forcé , par l'Histoire , de convenir que cette heureuse révolution est dûe aux arts utiles & aux sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Législateurs de la Grèce ? Peut-on nier qu'ils ne fussent

les plus vertueux & les plus sçavans de leur siècle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumière à l'esprit, & ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crète, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulieres devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour-propre ; d'autres Philosophes écrivoient sur la Morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançoient d'un pas égal ; les sages & les héros naissoient en foule ; à côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit les Aristide & les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit : les mœurs & les loix sont la seule source du véritable

héroïsme. En un mot , la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du Monde dut tout à la Grèce.

Opposera-t-on à ce brillant tableau les mœurs grossières des Perses & des Scythes ? J'admurerai , si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois , qui couchent sur la terre , & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain , composé uniquement de laboureurs , de soldats , de chasseurs & de bergers ? Faut-il donc , pour être digne du nom d'homme , vivre comme les lions & les ours ? Erigera-t-on en vertus , les facultés de l'instinct pour se nourrir , se perpétuer & se défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales* , peu conformes à la dignité de notre être ; le corps est exercé , mais l'ame esclave ne fait que remper & languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie , qu'ils perdirent leurs mœurs ; les Scythes dégénérèrent aussi , quoique plus tard : des vertus si sauvages sont trop contraires à l'Humanité , pour être durables ; se priver de tout & ne désirer rien , est un état trop violent ;

violent ; une ignorance si grossiere ne sçauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misere qui puissent y assujettir les hommes.

Sparte , ce phénomène politique , cette république de soldats vertueux , est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres , l'exposition des enfans , le vol autorisé , la pudeur violée dans l'éducation & les mariages , une oisiveté éternelle , les exercices du corps recommandés uniquement , ceux de l'esprit pros crits & méprisés , l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite , & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république , sont déjà d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là , si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ses citoyens , si-tôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lyfandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation

qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire? Athènes ne fut pas moins guerrière que Sparte; elle fut de plus sçavante, ingénieuse & magnifique; elle enfanta tous les arts & tous les talens; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps; la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la sçavante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation: & tandis que les Athéniens & plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grèce, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les États dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chef-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'incalculable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'Humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se

feroient succédé comme celles des animaux , sans aucun fruit pour leur postérité , & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le Monde auroit vieilli , & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science ? Quoi ! le don de penser seroit un présent funeste de la Divinité ! Les connoissances & les mœurs seroient incompatibles ! La vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle ; & le flambeau de la raison la seroit évanouir , en voulant l'éclaircir ! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu !

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes ? On objecte que les sciences & les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes , aux institutions primitives des États : on cite pour exemple Athènes & Rome. Euripide & Démosthène ont vu Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace , Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été

témoins des malheurs de leurs pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée , puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs aient beaucoup influé sur ces grands événemens , ne forcera-t-on de convenir que les sciences & les arts y aient contribué ? La corruption suit de près la prospérité ; les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer : mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athènes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient soldats , toutes leurs vertus étoient nécessaires , les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir , les uns perfectionnerent le luxe , qui fait la plus

ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres, ayant reçu de la Nature de plus favorables dispositions , étendirent les limites de l'esprit , & créèrent une gloire nouvelle.

Ainsi, tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la philosophie & des arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui sçavent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage Poëme de Virgile ?

D'ailleurs , les ouvrages licencieux font ordinairement le fruit de l'imagination , & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les temps & dans tous les pays ont eu des passions ; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours , long-temps avant qu'elle eût des Scavans & des Philosophes. En supposant donc que les sciences & les arts eussent été étouffés dans leur berceau , toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en prose & en vers ; avec cette différence , que nous aurions eu de moins tout ce que les Philosophes , les Poëtes & les Historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athènes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'Univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le temps que de chercher des causes particulières , où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome , maitresse du Monde , ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas

faites pour gouverner le Monde entier : elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius , des Cassius & des Gracques ; elles succomberent sous les armées de Sylla, de César & d'Octave : Rome perdit sa liberté , mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit , elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la patrie & massacrés. Un Monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur : & l'auguste corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Étranges alternatives d'esclavage & de tyrannie , mais telles qu'on les a vues dans tous les États où la milice dispofoit du Trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts ; & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres ? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours ,

ce fut sous des Empereurs Philosophes. Séneque a-t il donc été le corrupteur de Nèron ? Est-ce l'étude de la philosophie & des arts qui fit autant de monstres , des Caligula , des Domitien , des Héliogabale ? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du Monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes , & l'ignorance envahit l'Univers une seconde fois , avec la barbarie & la servitude , ses compagnes fidelles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté , la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations , au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie , si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier , qui en a été , pour ainsi dire , le créateur : le Législateur de Berlin , le conquérant de la Silésie , les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne , qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloi-

re des Empires n'a pas survécu long-tems à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits

Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper : c'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sûreté de l'État, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau règne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière & sçavante, est devenue le modele & l'arbitre de l'Europe; elle sçait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siècle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban , Lawfelt , & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t il enfin de supérieur dans l'Antiquité au siège de Berg-op-zoom , & à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois , qui voloient avec ardeur aux mêmes postes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entièrement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des lettres , que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet , les débauches , les querelles & les combats qui en étoient les suites , les violences des grands , la tyrannie des peres , la bifarrerie de la vieillesse , les égaremens impétueux des jeunes gens , tous ces

excès si communs autrefois , funestes effets de l'ignorance & de l'oïveté , n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amufés.

On nous reproche des vices raffinés & délicats ; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent , sont du moins l'aveu de leur honte , & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie , de ridicule & de corruption , elles ne se trouvent que dans la capitale seulement , & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oïveté. Les Provinces entières & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès , ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes ; les sciences & les lettres ne cessent point de déposer contre elle ; la

Morale la démasque , la Philosophie humilie ses petits triomphes ; la Comédie , la Satyre , l'Epigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles , c'est-à-dire , des trois quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidèlement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de Morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses , qui disparaissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les sciences & les arts , que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul , échauffé par les passions , suffit pour les enfanter. Les Sçavans , les Philosophes , les grands Orateurs & les grands Poëtes , bien loin d'en être les auteurs , les méprisent , ou même ignorent leur existence : il y a plus ; dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne , à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire , & les avantages immortels que le génie

humain a retirés des sciences cultivées? Des Écrivains, la plupart obscurs, se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureusement cette corruption a peu duré; elle paroît presque entièrement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particulière du goût léger & frivole de notre nation; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, & non des sciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faste & de la mollesse, qui est le seul que la Morale puisse condamner ou restreindre?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & sçavant qui anime les arts & les élève à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; & une nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des Peintres & des Musiciens, se laisseroit manquer de laboureurs & de soldats. Mais lorsque les armées sont complet-

res , & la terre cultivée , à quoi employer le loisir du reste des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux , des statues & des spectacles.

Vouloir rappeler les grands États aux petites vertus des petites Républiques , c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille , il déclama toute sa vie , combattit , & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes , je le crois , quoiqu'ils ne fissent que de petites choses : ils se consacroient tout entiers à leur patrie , parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne sçavoit qu'exister ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus ; ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche , devoit se résoudre à être esclave. Les États s'accrurent : l'inégalité des biens

s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre, que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidélités, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la Nature & de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposer que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la règle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une âme douce & bienfaisante ? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est

le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même temps & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offrirait que des disparates & des chocs; on se haïrait par les petites choses; & avec cette disposition, il serait difficile de s'aimer même pour les

plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue ; on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le système moral : mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connaissances, & par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passeroit à remper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état

de crainte & de besoin ; tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes , elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout , & qu'on a besoin de tout , quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contentèrent de cultiver la terre , pour en tirer le bled : ensuite on creusa dans ses entrailles , on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se font faits dans les sciences : on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires : on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissent que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie , n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse : il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes , sont nos guides dans la navigation , & l'é-

tude de leurs situations respectives , qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de curiosité la plus vaine , est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singulière de l'aimant , qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature , nous a conduits comme par la main à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere , nous ont montré une nouvelle scene de merveilles , que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du regne universel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus , si majestueux , entre les plus petites & les plus grandes choses , quelles connoissances oferions-nous dédaigner ? En sçavons-nous assez pour mépriser ce que nous ne sçavons pas ? Bien loin d'étonner la curiosité , ne semble-t-il pas , au contraire , que l'Être suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres , qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs est assiégée

L'étude de la vérité ! Quelle audace , nous dit on , ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses , où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes , il n'y aura plus rien que nous osons entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer , puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse , au contraire , consiste seulement à les épurer , autant que notre condition le permet.

Tous les reproches que l'on fait à la Philosophie , attaquent l'esprit humain , ou plutôt l'Auteur de la Nature , qui nous a fait tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les , profitons de leurs fautes , & corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systèmes , la plupart si répréhensibles & si outrés , pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mène à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit

mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard.

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face ; ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori , son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur , qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se propofoient la vertu même , comme leur unique objet , & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté , comme l'asyle des mœurs : d'autres ufoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit , un seul système n'enferme pas toute la science ; c'est par la comparaison des extrêmes , que l'on saisit enfin le juste milieu ; c'est par le comba

des erreurs qui s'entredétruisent, que la vérité triomphe : ces diverses parties se modifient, s'élevent & se perfectionnent mutuellement ; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages se dissipent, & la lumière de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La Méaphysique vouloit connoître la nature des esprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le Physicien a entrepris l'histoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans ; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La Chymie n'a pu nous donner de l'or, & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens : il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens, à cet égard, paroissent plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder
 toujours

toujours par démonstrations ; il n'y a si petit Professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes , & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues : chacun des Interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit , on cherchoit , & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances , & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas , qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de système qui s'est longtemps attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer , devroit régler l'acquisition , l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences , pour nous conduire des plus simples aux plus composées , & parvenir ainsi à construire une es-

pece d'observatoire spirituel , d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances ; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard ; chaque Auteur a suivi l'idée qui le dominoit , souvent sans sçavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus , conformément à un certain systême qu'on se sera formé ; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles , hors de la route & souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines , de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit ? Sommes nous assez avancés pour cela ? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Histoire des Lettres.

Le temple des sciences est un édifice immense , qui ne peut s'achever que dans la durée des siècles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste ; mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la Mer,

doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; tandis que les autres voient disparaître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'Astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit occultes : elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; & quand les vraies sciences n'auroient

fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Socrate étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter, & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même; le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'Histoire des vertus des hommes. Je dirai plus; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils? Il ne leur resteroit

que les sciences & les arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit font donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les sciences sont nées de l'oïveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai; mais elles garantissent de l'oïveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiste; j'avoue que son travail est de première nécessité: mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? Et parce qu'il est plus nécessaire que les loix, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du Magistrat ou du Ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels

préjugés n'a-t-on pas à vaincre , quel courage ne faut-il pas , pour oser n'être qu'un Descartes , un Newton , un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux sciences d'être nuisibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raisonnement , qui nous a été donné pour guide ; les sciences Mathématiques , qui , en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens , tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité , qui fait partie de l'expérience , la première science de l'homme ; les observations de la Nature , si nécessaires à la conservation de notre être , & qui nous élèvent jusqu'à son Auteur : toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent ? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la Jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes ! Quoi ! les Ministres d'une religion pure & sainte , à qui la Jeunesse est ordinairement confiée parmi nous , lui laisseroient ignorer les

devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste , pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses ; cette éducation fondée sur des principes barbares , qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre , un autre pour la tempérance , un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étoient divisées , & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique , indivisible : il s'agit de l'inspirer , non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique , & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les sciences , sous prétexte que le luxe va rarement sans elles , & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition , que pourroit-on en conclure ? La plupart des sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection : le Géometre , l'Astronome , le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des arts , s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe , c'est

un côté louable de ce luxe même , contre lequel on déclame tant , sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangère à mon sujet , je ne puis m'empêcher de dire que , tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matière que par comparaison du passé au présent , on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchaient tout nus , celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siècle en siècle , on n'a jamais cessé de crier à la corruption , sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé toujours vaincu , renaissoit fidèlement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille , la guerre un brigandage , & les hommes des barbares , qui ne se croyoient nés que pour s'affervir , se piller , & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture , ni au travail de ses habitans ; les sujets devenoient à charge à l'État ; si-

tôt qu'ils étoient défarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'Humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolèrent le neuvieme siecle, n'avoient d'autre source que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimere de la politique, & qui est impossible dans les grands États, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France

l'état de la capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y font encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire commode assez rare ; l'artisan & le laboureur , c'est-à-dire , le corps de la nation , borné à la simple existence : en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du corps politique , qui fait la force & la fanté du reste.

Mais , nous dit-on , les arts amollissent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux , tels que l'ancienne Égypte , les Chinois , & les Italiens modernes ? Quelle injustice d'en accuser les sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer pour l'honneur des lettres , l'exemple des Grecs & des Romains , de l'Espagne , de l'Angleterre & de la France , c'est-à-dire , des nations les plus guerrières & les plus sçavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes ; c'est qu'ils étoient très-injustes. Ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai , si l'on veut , qu'un peuple n'est pas invincible pour être sçavant. A toutes ces révo-

lutions , j'opposerai seulement la plus vaste & la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'est celle de l'Amérique , que les arts & les sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats ; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterais , que c'est enfin une barbarie passée de mode , de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité : mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire : l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne , nous osons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance aient eu des idées de la gloire & de la vertu , ce sont des exceptions si singulieres , qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences : pour nous en convaincre , jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique , où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer , ou assez heureux

pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les Contrées sçavantes & heureuses de l'Europe , de ces régions funestes , où l'homme est ennemi né de l'homme , où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins , où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature ? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance , on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur , les préjugés , les violences , les passions & les crimes. La terre abandonnée sans culture , n'est point oisive : elle produit des épines & des poisons , elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus , les Décius , les Lucrece , les Virginius , les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un État puissant & bien gouverné , où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siècle plus heureux ,

Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philosophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant, j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante : l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau spectacle de la Nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur : les sciences & les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumières pour dissiper leurs prestiges, de l'élevation pour apprécier leurs petitesse, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement *. Les sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle sçait tour-à-tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elles s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les arts du monde : que restera-t-il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occa-

* Considérations sur les mœurs.

sion de quelques désordres , n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame , les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus , que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées , si elles n'eussent été parées de leurs mains.

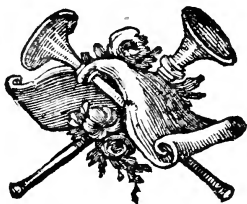
C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La Sculpture , la Peinture flattent la tendresse , consolent les regrets , immortalisent des vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels , que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle suspend la pensée : elle calme nos agitations , & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur , & préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine Poësie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame

peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité , elle fait sourire la sagesse ; les chef-d'œuvres du Théâtre doivent être considérés comme de sçavantes expériences du cœur humain.

C'est aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées , les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent , orné la scène du Monde , & multiplié les bienfaits de la Nature.



R É P O N S E

D E

M. R O U S S E A U ,

Au Discours précédent.

*Ne, dum tacemus, non verecundiæ, sed diffidentia
causâ tacere videamur.*

Cyprian. contra Demet.

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des Lecteurs oisifs, qui se soucient très-peu de la vérité; mais la manière dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les Philosophes.

Il faut me répéter, je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront: cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons; c'est une preuve

de la solidité des siennes *.

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propo-

* Il y a des vérités très-certaines qui au premier coup-d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais Philosophes se hâtent moins; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits, de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

tions que j'ai soutenues & que je soutiendrai aussi long-temps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajoûté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs*.

* *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce Philosophe célèbre, dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime respire par-tout l'amour de l'Humanité. Il a écrit en ce peu de mots, & ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame. La vertu n'est pas toujours douce; elle sçait s'armer à propos de sévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sçait point pardonner.

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate sçavant & vertueux fut l'honneur de l'Humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances, & les rendent pernicieuses aux nations ; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences & des arts *.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collègue Charillus. *Et comment seroit-il bon, leur dit-il, s'il ne sçait pas être terrible aux méchans ?* Brutus n'étoit point un homme doux : qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire ? il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

* Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet; mais c'est une folie de prétendre que les chimeres de la philosophie, les erreurs & les mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, sçavoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus: car il en coûte moins, pour se distinguer par du babil, que par de bonnes mœurs, dès qu'on

précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les Artistes, l'autre pour les Orateurs, le troisieme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les Poëtes, les Artistes, les Fanatiques, les Rhéteurs triompherent; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siecle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

est dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt & plus l'extérieur se compose* : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses feront, si l'on veut, le sup-

* Je n'assiste jamais à la représentation d'une Comédie de Moliere, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant si l'on comparoit les mœurs du siècle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

plément de la vertu : mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu , & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence , que celui qui se rend utile , travaille pour les autres , & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur , par exemple , n'épargne aucun soin pour plaire , & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté qui ont engendré nos sciences , ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres , & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe * : toutes ces choses se tiennent

* On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques , par cette même maniere de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires , ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sçais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres , comptoient parmi eux cinq cent quatre-vingts Poètes classiques , vers le milieu du siècle dernier.

assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du Monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens tems & la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs, qui est une marque infailible de leur pureté ; la bonne-foi, l'hospitalité, la justice, &, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche *, mere féconde de

* Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de
 tous

tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

L'épithete de Pédant si redoutée de tous nos galans Philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous: mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une Religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu si basse & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois presque toute femme qui oseroit s'en piquer; tandis que chez les Payens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme *.

peuples d'Espagne , & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de la vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples , autant par la vénération dûe à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée , & Pyrrhus vainqueur , chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois , qui lui reprochoit que , dans une de ses Tragédies , Cléomène s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une Belle , lui disoit le jeune Lord , je sçais mieux mettre le temps à profit. Je le crois , lui répliqua Dryden ; mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

* Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sçais combien de fort sçavans hommes qui m'honorent de leur critique , m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans , comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice , s'ensuit-il que l'ignorance

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples sçavans ont été corrompus , & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles , qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets , & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté ; on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance ; & qu'à mesure qu'il est devenu Sçavant , Artiste & Philosophe , il a perdu ses mœurs & sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuses qui font la honte de l'Humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences , j'en puis reconnoître une , & la voici :

engendre nécessairement la vertu ? Ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs , ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

c'est que tous les peuples barbares ; ceux même qui sont sans vertu , honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès , les peuples Sçavans & Philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point , qu'on peut dire que la corruption est au comble & qu'il ne faut plus espérer de remedes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées , & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

» Les hommes sont méchans natu-
 » rellement ; ils ont été tels avant la
 » formation des sociétés : & par-tout
 » où les sciences n'ont pas porté leur
 » flambeau , les peuples , abandonnés
 » aux seules *facultés de l'instinct* , ré-
 » duits avec les lions & les ours à une
 » vie purement animale , sont demeu-
 » rés plongés dans la barbarie & dans la
 » misere.

» La Grèce seule dans les anciens
 » temps pensa & s'éleva par l'esprit à tout
 » ce qui peut rendre un peuple recom-
 » mandable. Des Philosophes forme-
 » rent ses mœurs & lui donnerent des
 » loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre &
 » ignorante par institution & par choix ;
 » mais ses loix avoient de grands dé-
 » fauts , ses citoyens un grand pen-
 » chant à se laisser corrompre : sa gloire
 » fut peu solide , & elle perdit bien-
 » tôt ses institutions , ses loix & ses
 » mœurs.

» Athènes & Rome dégénérent
 » aussi. L'une céda à la fortune de la
 » Macédoine ; l'autre succomba sous sa
 » propre grandeur , parce que les loix
 » d'une petite ville n'étoient pas faites
 » pour gouverner le Monde. S'il est
 » arrivé quelquefois que la gloire des
 » grands Empires n'ait pas duré long-
 » temps avec celle des lettres , c'est
 » qu'elle étoit à son comble , lorsque les
 » lettres y ont été cultivées ; & que c'est
 » le sort des choses humaines de ne pas
 » durer long-temps dans le même état.
 » En accordant donc que l'altération
 » des loix & des mœurs ait influé sur
 » ces grands événemens , on ne fera
 » point forcé de convenir que les scien-
 » ces & les arts y ait contribué : &
 » l'on peut observer , au contraire , que
 » le progrès & la décadence des lettres
 » est toujours en proportion avec la

» fortune & l'abbaissement des Empi-
» res.

» Cette vérité se confirme par l'ex-
» périence des derniers temps, où l'on
» voit dans une Monarchie vaste &
» puissante la prospérité de l'État, la
» culture des sciences & des arts, & la
» vertu guerriere concourir à la fois à
» la gloire & à la grandeur de l'Em-
» pire.

» Nos mœurs sont les meilleures
» qu'on puisse avoir; plusieurs vices ont
» été pros crits parmi nous; ceux qui
» nous restent appartiennent à l'Huma-
» nité, & les sciences n'y ont nulle
» part.

» Le luxe n'a rien non plus de com-
» mun avec elles: ainsi les désordres
» qu'il peut causer ne doivent point
» leur être attribués. D'ailleurs, le luxe
» est nécessaire dans les grands États;
» il y fait plus de bien que de mal: il
» est utile pour occuper les citoyens
» oisifs & donner du pain aux pau-
» vres.

» La politesse doit être plutôt comp-
» tée au nombre des vertus qu'au nom-
» bre des vices: elle empêche les hom-
» mes de se montrer tels qu'ils sont;

» précaution très-nécessaire pour les
 » rendre supportables les uns aux au-
 » tres.

» Les sciences ont rarement atteint
 » le but qu'elles se proposent ; mais au
 » moins elles y visent. On avance à pas
 » lents dans la connoissance de la vé-
 » rité ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y
 » fasse quelque progrès.

» Enfin quand il seroit vrai que les
 » sciences & les arts amollissent le cou-
 » rage, les biens infinis qu'ils nous pro-
 » curent ne seroient-ils pas encore pré-
 » férables à cette vertu barbare & fa-
 » rouche qui fait frémir l'Humanité ? »
 Je passe l'inutile & pompeuse revue de
 ces biens : & , pour commencer , sur ce
 dernier point par un aveu propre à pré-
 venir bien du verbiage , je déclare une
 fois pour toutes que , si quelque chose
 peut compenser la ruine des mœurs ,
 je suis prêt à convenir que les sciences
 font plus de bien que de mal. Venons
 maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque
 supposer tout cela prouvé , puisque de
 tant d'affertions si hardiment avancées ,
 il y en a très-peu qui touchent le fond
 de la question , moins encore dont on

puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber: car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grèce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes, & à des Législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts; de sorte que, pour retorquer les reproches que je fais aux peuples sçavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignotans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchants hommes comme nous puissent avoir. Cela peut être. Nous avons proscriit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils sont seulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui supposent du

courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres. Mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres *. Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misere ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artistes pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'Humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines : voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le payfan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques : voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrais donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des États, comme les Cariatides servent à soutenir les Palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement*. Ceci n'est pas une assertion de légère im-

* Cette note est pour les Philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est

portance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve , font beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres , & de cette autre espece d'hommes frippons , menteurs qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour ofer avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant

clair que les sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que , quoique l'homme soit naturellement bon , comme je le crois , & comme j'ai le bonheur de le sentir , il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver , annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélèrent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature , & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps défabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoûtoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est défabusé de la chimere de la vertu?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages; les Assyriens, leurs Chaldéens; les In-

des, leurs Gymnosophistes; les Celtes, leurs Druïdes? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perfes, Zamoxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des Scavans, à ce compte, que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit, me dit-on, les Aristide, & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai: la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le Lec-

tour d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du Monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le Monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai Philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ? On l'y cherche-*

roit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs, & de bergers? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain, composé de Cuisiniers, de Poètes, d'Imprimeurs, d'Orfèvres, de Peintres & de Musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La Guerre est quelquefois un devoir, & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui: & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercénaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours? Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. Erigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Ce sont des**

vertus , n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées ; & ce sont , sur-tout , des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus animales , peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé ; mais l'ame esclave ne fait que remper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos Académies . » Je ne vois » là que d'ingénieuses subtilités , peu » conformes à la dignité de notre être. » L'esprit est exercé ; mais l'ame esclave ne fait que remper & languir. » *Otez les arts du Monde , nous dit-on ailleurs , que reste-t-il ? les exercices du corps & les passions.* Voyez , je vous prie , comment la raison & la vertu sont toujours oubliées ! *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame , les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire , beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci , on y verra , comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires , un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement ,

que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'enoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien ? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les *Catilinaires* que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? & eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ? C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'État où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps ait été précisément celui où il n'y avoit point de Philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce ; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte ; toute la

Grèce étoit esclave , Sparte seule étoit encore libre : cela est défolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté , comme les avoit perdu la sçavante Athènes . Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose ; voici la première. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre , Athènes fut vaincue , il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt , puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert , & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vaincre par toutes fortes de raisons Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, sur-tout par sa position , avoit un avantage dont Sparte étoit privée , qui la mit en état de défoler plusieurs fois le Péloponnèse , & qui devoit seul lui assurer l'Empire de la Grèce. C'étoit un Port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistoclé qui ne sçavoit pas

jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponnèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur-tout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de sçavoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

Je suppose que tous les États dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des Historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indiffé-

rent , par conséquent , qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées , & qui , s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit , nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chef-d'œuvres d'Éloquence & de Poësie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'ineestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes , qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés , les générations des hommes se seroient succédé comme celles des animaux , sans aucun fruit pour la postérité , & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le Monde auroit vieilli , & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer les discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

« Citoyens, ouvrez les yeux sur vo-
 » tre aveuglement. Je vois avec dou-
 » leur que vous ne travaillez qu'à ac-
 » quérir de la vertu, qu'à exercer vo-
 » tre courage & maintenir votre liber-
 » té ; & cependant vous oubliez le
 » devoir plus important d'amuser les
 » oisifs des races futures. Dites-moi ;
 » à quoi peut être bonne la vertu , si ce
 » n'est à faire du bruit dans le Monde ?
 » Que vous aura servi d'être gens de
 » bien , quand personne ne parlera de
 » vous ? Qu'importera aux siècles à ve-
 » nir que vous vous foyez dévoués à
 » la mort aux Thermopyles pour le sa-
 » lut des Athéniens , si vous ne lais-
 » sez comme eux ni systêmes de philo-
 » sophie , ni vers , ni comédies , ni sta-
 » tues * ? Hâtez-vous donc d'abandon-

* Périclès avoit de grands talens , beaucoup
 d'éloquence , de magnificence & de goût : il em-
 bellit Athènes d'excellens ouvrages de sculp-
 ture , d'édifices somptueux & de chef-d'œuvres
 dans les arts. Aussi Dieu sçait comment il a été
 prôné par la foule des Écrivains ! Cependant il
 reste encore à sçavoir si Périclès a été un bon
 Magistrat : car dans la conduite des États il ne
 s'agit pas d'élever des statues ; mais de bien gou-
 verner des hommes. Je ne m'amuserai point à

» ner des loix qui ne font bonnes qu'à
 » vous rendre heureux ; ne songez qu'à
 » faire beaucoup parler de vous quand
 » vous ne ferez plus ; & n'oubliez ja-
 » mais que , si l'on ne célébroit les
 » grands hommes , il seroit inutile de
 » l'être ».

Voilà , je pense , à-peu-près ce qu'au-
 roit pu dire cet homme , si les Éphores
 l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seule-
 ment qu'on nous avertit que la vertu
 n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ail-
 leurs on nous vante encore les pensées

développer les motifs secrets de la guerre du
 Péloponnèse , qui fut la ruine de la Républi-
 que ; je ne rechercherai point si le conseil d'Al-
 cibiade étoit bien ou mal fondé , si Périclès fut
 justement ou injustement accusé de malversa-
 tion ; je demanderai seulement si les Athéniens
 devinrent meilleurs ou pires sous son gouver-
 nement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un
 parmi les citoyens , parmi les esclaves , même
 parmi ses propres enfans , dont les soins aient
 fait un homme de bien. Voilà pourtant , ce me
 semble , la première fonction du Magistrat &
 du Souverain ; car le plus court & le plus sûr
 moyen de rendre les hommes heureux , n'est pas
 d'orner leurs villes , ni même de les enrichir ,
 mais de les rendre bons.

du Philosophe , parce qu'elles font immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; *tandis que les autres voient disparoître leurs idées avec le jour , la circonstance , le moment qui les a vu naître ; chez les trois quarts des hommes , le lendemain efface la veille , sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah ! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience , dans les malheureux qu'on a soulagés , dans les bonnes actions qu'on a faites , & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant , disoit le bon Socrate , l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra , peut-être , que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler ; & moi je dis , que toutes autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que , faisant si peu de cas de Sparte , on ne montre guères plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes , quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche

à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées * : cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'Histoire Ro-

* Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur trouvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des Sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne m'esseroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes for-

maine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eu à s'enrichir ces Magistrats , ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté *. Quant au courage , ne sçait-on pas que la lâcheté ne sçauroit entendre raison , & qu'un poltron ne laisse pas de fuir , quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est* , dit-on , *vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau , que de vouloir rappeler les grands États aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis , & je ne doute pas que l'un

mes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela , c'est Montagne.

* Curius refusant les présens des Samnites , disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir , & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela , ils seroient nécessairement les maîtres.

& l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il falût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sçauroit dire que l'étendue des États soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne sçais si cette proportion ne seroit point inverse *. Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise , malgré le ton plus méprisant que philosophique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'étoit , continue-t-on , la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille , il déclama toute sa vie , combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Je ne sçais s'il n'a rien fait pour sa Patrie ; mais je sçais qu'il a beaucoup fait

* La hauteur de mes adversaires me donneroit à la fin de l'indiscrétion , si je continuois à disputer contre eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits États. Ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois , s'il est bon qu'il y en ait de grands ?

pour le genre humain , en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur , à sçavoir résister aux vices de leur siècle & à détester cette horrible maxime des gens à la mode , *qu'il faut faire comme les autres* ; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute , s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans ce siècle de Sages & de Philosophes , le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou , pour n'avoir pas voulu fouiller sa grande ame des crimes de ses contemporains , pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos Philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat , intentus operi suo , Deus. Ecce par Deo dignum , vir fortis eum malâ fortunâ compositus. Non video , inquam , quid habeat in terris Jupiter pul-*

chrius , si convertere animum velit , quàm ut spectet Catonem , jàm partibus non semel fractis , nihilominùs inter ruinas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus , les Décius , les Lucrece , les Virginius , les Scévola.* C'est quelque chose dans le siecle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un État puissant & bien gouverné.* Un État puissant , & bien gouverné ! Et moi aussi , vraiment. *Où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les citoyens de cet État qu'on admire , se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu , ou à pratiquer ces vertus cruelles , & qu'ils eussent la force de faire leur devoir , seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle , & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat , faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré

contre l'État dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que , s'il leur eût fait grace , son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres compli- ces , & que la République étoit perdue. Qu'importe , me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent , supposons donc qu'elle eût subsisté , & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur , le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul , pourquoi me fais-tu » mourir ? Ai-je fait pis que de trahir » ma patrie ? Ne suis-je pas aussi ton » enfant » ? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus au- roit pu répondre ?

Brutus , me dira-t-on encore , devoit abdiquer le Consulat , plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui , dans une circon- stance aussi périlleuse , abandonne le soin de la patrie & abdique la Magis- trature , est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme , ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombassent

par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers, & l'on a autant de peine à appercevoir de grands-hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien*.

* Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres ; & il ne devint homme de bien, que quand, cessant de recevoir l'exemple de son siècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne sçaurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres, & que, quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui fauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athènes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-cherement les Auteurs, les Comédiens, & même les Spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'État contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les

réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans *, sur les meilleures méthodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences & l'agrément des beaux-arts, & sur d'autres points dont plusieurs se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard, & qui me paroî-

* Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, & à préférer tout de bon la vertu au sçavoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille: gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'aurez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous répons de votre fortune.

tront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu*, sont des exceptions singulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences. Fort bien ; mais toutes les nations sçavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois

élever sur la frontière du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir *. *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Sur-tout depuis que les Européens y font. On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux. Soit ; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres. Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. Notre ame,*

* On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne ; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'est à la loi de le prévenir ; & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

peut-on dire aussi, n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satyres, des Vers; elle nourrit des vices.

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardents pour avoir ses trésors, taçant un de ses officiers à qui le même traitement arrachoit quelques

plaintes , & lui difant fièrement : & moi , fuis-je fur des rofes ?

Dire que les fciences font nées de l'oifiveté , c'est abuser vifiblement des termes ; elles naiffent du loisir , mais elles garantiffent de l'oifiveté. Je n'entends point cette diftinction de l'oifiveté & du loisir. Mais je fçais très-certainement que nul honnête-homme ne peut jamais fe vanter d'avoir du loisir , tant qu'il y aura du bien à faire , une Patrie à fervir , des malheureux à foulager ; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun fens honnête dont ce mot loisir puiſſe être fuſceptible. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue , n'eſt pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomifte. Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes , mais plus utilement. Sous prétexte que le pain eſt néceſſaire , faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ? Pourquoi non ? Qu'ils paiffent même , s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs , que s'entre-dévorer dans les villes. Il eſt vrai que tels que je les demande , ils reſſemble-

roient beaucoup à des bêtes ; & que tels qu'ils font , ils ressemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes ; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorsqu'on craint tout & qu'on a besoin de tout , quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomistes sur leur vie & sur leur santé , pour sçavoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus , que de moyens de nous en garantir , ce n'est pas une merveille , si elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde , & ne s'en trouvent pas plus mal. Une gémisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin , & le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela , osera-t-on prendre le parti de l'inf-

tinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

Il semble , nous dit-on , qu'on ait trop de laboureurs , & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour , si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer ? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre ? Quel courage ne faut-il pas , pour oser n'être qu'un Descartes , un Newton , un Locke ?

Leibnitz & Newton sont morts comblés de biens & d'honneurs , & ils en méritoient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité , pour sçavoir que tout nous porte aux professions lucratives : voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert , un Lafrenaye , un Dulac , un Martin gagnent plus d'argent en un jour , que tous les laboureurs d'une Province ne sçauroient faire en un mois. Je pourrois proposer

un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premières lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premièrement, les Sçavans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la Religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru

me faire une sauve-garde de l'autorité de ce Philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adverfaires : *Tros Rutulusve fuat* ; ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi *. Cette éducation étoit, dit-on, fondée sur des principes barbares ; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible ; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurois-je point à répondre ? Mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La

* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, & je ne répons pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des Philosophes ; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises ; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

premiere , que celui qui veut élever un enfant , ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premierement à être vrai , & puis à être tempérant , & puis courageux , &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde , que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Peres enseignoient la pratique. Voyez mon discours , page 52.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. Ou plutôt l'Auteur de la Nature , qui nous a fait tels que nous sommes. S'il nous a fait Philosophes , à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ? Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. Plaignons-les , profitons de leurs fautes , & corrigeons-nous. Oui , corrigeons-nous , & ne philosophons plus.... Mille routes conduisent à l'erreur , une seule mene à la vérité ? Voilà précisé-

ment ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard? Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin!*

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui lui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Sçavans que de vrais Sophistes? Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter. Je rabbatirois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sottise vanité de vouloir être chef de secte. Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. C'est-à-dire, l'orgueil de tous les Sçavans. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Il est vrai: mais c'est de la nôtre que je parle. Socrate est ici témoin contre lui-même. Ceci me paroît difficile à entendre. Le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Le plus sçavant des Grecs ne sçavoit rien

de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine , qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne sçais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe , on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matiere du passé au présent. *Lorsque les hommes marchaient tout nuds , celui qui s'avisa le premier de porter des sabots , passa pour un voluptueux ; de siecle en siecle , on n'a cessé de crier à la corruption , sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu'à ce temps , le luxe , quoique souvent en regne , avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée , dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne

crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu , & à faire des riches & des misérables , c'est-à-dire , toujours des méchans.

On croit m'embarraffer beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe ? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité , & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate , regardant l'étalage d'une boutique , se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un , que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable , à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous , nous sommes trop obligés d'avoir des souliers , pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société

actuelle , de brûler les Bibliothèques & tous les livres , de détruire les Colléges & les Académies : & je dois ajoûter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remede.

Je me lasse , & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'Auteurs * se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de

* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens , où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent , & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré , par ceux que j'ai choisis * pour cela , que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité : la vérité seule , à qui je l'ai consacré , a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte , c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant , que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en

* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer , quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes , puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute : car par malheur il n'est plus temps , & personne ne sçauroit de quoi je veux parler.

finissant , que le seul amour de l'Humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence , & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin , ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent , & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux , & sur-tout plus dignes de l'être.



RÉPLIQUE



R É P L I Q U E

D E M. B O R D E ,

*A la Réponse précédente , ou second
Discours sur les avantages des
Sciences & des Arts.*

J'E n'avois regardé le premier Discours de M. Rousseau , que comme un paradoxe ingénieux , & c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa dernière réponse nous a dévoilé un système décidé , qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question , de l'influence des sciences & des arts sur les mœurs. L'importance de la matière , des détails plus approfondis , quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes , m'excuseront d'avoir traité un sujet déjà si rebattu : il s'agit ici tout à la fois de la vertu & du bonheur , les deux points princi-

paux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de dissiper les nuages qui obscurcissent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps : je fais voir qu'elle n'a jamais produit ni dû produire cette pureté de mœurs si exagérée & si vantée , & dont on fait un argument si puissant contre les sciences : je lui oppose ensuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours : de-là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots , *Vertu & Corruption* ; & je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts & les sciences , que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire : j'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire à mesure qu'elles se rencontrent sur ma route , dans le plan que je me suis tracé , & je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siècles du Monde ; ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde , & chantant

leurs amours dans des prairies émail-
lées de fleurs ; là ce sont des manières
de monstres disputant les forêts & les
cavernes aux animaux les plus fauva-
ges ; d'un côté je trouve les fictions des
Poëtes , de l'autre les conjectures des
Philosophes : qui croirai-je , de l'ima-
gination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez
des hommes qui n'en avoient pas même
l'idée , & qui manquoient de termes
pour se la communiquer ? ou si leur
innocence étoit un don de la nature ,
pourquoi nos enfans en sont-ils privés ?
Pourquoi leurs passions précèdent-elles
de si loin la raison , & leur enseignent-
elles le vice si naturellement , tan-
dis qu'il faut tant d'art & de culture
pour faire germer la vertu dans leurs
ames ?

Cet âge d'or * , dont on fait un point
de foi , que l'on nous reproche si amé-
rement de ne pas croire , étoit donc
un temps de prodiges ? Il ne manquoit
plus que de couvrir la terre de moissons
& de fruits , sans que les hommes s'en

* Voyez la Réponse de M. Rousseau.

mêlassent, & de faire couler des ruisseaux de miel & de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité, elles étoient propres à exciter l'émulation. Les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables ? Qu'on en juge par l'Histoire de ses Dieux, l'objet du culte de tant de siècles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espece humaine devoit être alors dans toute sa force ; rien n'étoit écrit, les connoissances n'étoient que traditionnelles, on manquoit d'objets de comparaison pour s'instruire, les livres n'enseignoient point à juger les hommes par les hommes, un peuple par un autre peuple, un siècle par un autre siècle : quelle devoit être alors la souveraineté d'une génération sur l'autre, de celle qui donnoit tout, sur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progression le culte de la postérité devoit-il s'augmenter à mesure de l'éloi-

gnement ? On appella des Dieux ceux que dans d'autres siècles on eût à peine appelé des hommes : les temps héroïques ont été depuis plus justement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sûreté de la vie & des biens avant l'existence de ces noms sacrés. Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi & de la paix de la société , le principe de l'industrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux , les concurrences devoient être sans fin : lorsque la loi du plus fort étoit la seule , & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises par le travail & l'industrie , & nécessaires à chacun pour sa subsistance , le droit de premier occupant & celui de bienfaisance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrain , une exposition plus agréable , une femme armoient sans cesse de nouveaux prétendants : l'habitant de la montagne aride , le possesseur

des vallées fertiles étoient ennemis nés ; le détail des fujets de divisions ne finiroit pas : les passions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le besoin desirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boisseau d'or n'a pu exciter autant de desirs qu'un boisseau de glands en de certaines circonstances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleffe , ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bien-tôt s'affoiblir en s'étendant & en se multipliant ; il ne fallut qu'un seul homme plus robuste ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile ; les premières histoires parlent sans cesse de Géants qui n'avoient point d'autre profession que le brigandage ; dans cette égalité & cette liberté sauvage où tous sont contre un & un seul contre tous , les contre-coups d'une première violence ont dû se multiplier à l'infini : plus vous supposez l'homme indépendant & isolé , plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures : si ce premier état eût été celui de

la vertu & du bonheur , comment eût-il changé ? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences , d'où naquit l'idée des loix & des murailles ? Si les hommes ont été libres & égaux , comment ont-ils cessé de l'être ? La violence seule a pu changer leur condition , ou en les assujettissant , ou en les mettant dans la nécessité de se réunir sous des chefs pour lui résister : s'il y a eu un âge d'or , c'est un beau songe qui a duré bien peu d'instans , & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on suppose les hommes , jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix : c'est une folie de prétendre qu'elles puissent jamais être assez pures pour assoupir toutes les passions , ou assez puissantes pour les soumettre : j'ajouterais que mon opinion a pour elle l'autorité du monument historique le plus ancien & le plus respectable , quand même il ne seroit pas divin *.

* On m'accuse d'avoir avancé que les hommes sont méchans par leur nature , ce que je n'ai jamais pensé , & ce que je ne crois pas avoir dit : j'ai supposé seulement qu'ils étoient sujets à des passions , & que ces passions devoient pro-

Les hommes s'instruisirent par leurs malheurs. Des miseres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la subordination politique & la puissance civile : ici l'Histoire commence à mériter quelque confiance ; elle est fondée sur quelques faits ; mais , je le répète encore , on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'Antiquité : à peine avons-nous commencé à en secouer le

duire de grands désordres , lorsqu'il n'y avoit point de loix pour leur imposer un frein. Mon adverfaire pense bien différemment ; toute société , tout Gouvernement lui paroît une source de vices : la propriété des héritages est qualifiée d'*affreuse* ; la distinction des Maîtres & des Esclaves ne produit , selon lui , que des hommes *cruels & brutaux, frippons & menteurs* : l'inégalité des biens forme *des hommes abominables* ; *une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes , jaloux & traîtres* : mais s'il n'a jamais été de société , & s'il n'en peut jamais être , sans ces distinctions & cette dépendance , cause nécessaire de tant de crimes , il me reste à lui demander où est la vertu ? Combattroit-il pour une Dame imaginaire ? N'auroit-elle existé que dans cet âge d'or , qui lui inspire une foi si vive , ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroît ressentir la plus tendre prédilection ?

joug dans ce siècle, le premier qui soit un peu digne du nom de Philosophe.

Je ne fais point usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'Antiquité : il est aisé de donner de grandes idées d'une Nation, lorsqu'on ne fait que citer quelques-unes de ses loix : c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes & des Perses sont sans preuves dès qu'ils sont sans faits ; écrits à une longue distance de temps & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination : cette pureté sans mélange dans de grands peuples est faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce sont des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des foibles, mais qui ne sçauroient instruire les sages.

Les peuples les plus illustres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce sont eux aussi dont l'histoire nous a conservé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'est leur exemple qu'on oppose principalement

à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers temps où l'Histoire commence à se mêler avec la fable , lorsque la précieuse ignorance des Grecs étoit encore dans toute sa pureté , nous ne trouvons que meurtres & violences : les héros étoient des Chevaliers errans , qui n'étoient occupés qu'à massacrer des brigands publics , à châtier des peuples séditieux , à détrôner des Tyrans : chemin faisant , ces demi-Dieux eux-mêmes usurpoient les couronnes , tuoient tout ce qui osoit leur résister , sans autre droit que celui du plus fort , enlevoient les femmes & les filles , & remplissoient le Monde d'une postérité fort équivoque : la force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes , & la violence toutes leurs mœurs : les héros du siège de Troie vivoient durement , ne sçavoient pas un mot de philosophie , & n'en étoient pas meilleurs : les Poëmes d'Homère sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails ; qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur Religion : quelles vertus auroit-on pu en attendre ? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la Religion , il est

vrai , pouvoit beaucoup sur leurs esprits : les barbares qu'ils étoient , lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flottèrent long-temps entre l'Anarchie & la Tyrannie , entre les crimes de tous , & les crimes d'un seul : enfin Lycurgue & Dracon furent les Réformateurs de Sparte & d'Athènes qui devinrent les plus célèbres villes du Monde : la rigueur de leurs loix est une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées ; jamais ces peuples ne s'y seroient soumis , si leurs miseres ne les y avoient préparés & forcés : l'ignorance alors diminua , & les vertus se perfectionnerent ; sans ces deux Philosophes , qui sans doute n'étoient pas des ignorans , les mœurs de ces deux Républiques auroient vraisemblablement empiré toujours de plus en plus ; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites , ni remedes : elle est de tous les maux le plus incurable *.

* J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la seule source du véritable héroïsme* : on répond , *les sciences n'y ont donc que faire* : mais toutes

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions parti-

les loix de la Grèce , qui est le peuple dont il s'agit ici , lui furent données par des Sçavans & des Sages ; la science qui produisit ces loix , ne peut-elle pas être appelée la source primitive de l'héroïsme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés & sçavans , puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix ;* & on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition ; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon Discours , quoique je l'aie cherchée soigneusement , je me crois dispensé de répondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Aristide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémistocle : on répond ; à côté si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade , Aristide , Thémistocle , qui étoient des héros , vivoient dans un temps : Socrate & Platon , qui étoient des Philosophes , vivoient dans un autre.

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exister , & prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question dans le passage dont il s'agit , que de faire un tableau général de la gloire d'Athènes , j'avois cru que cette mince érudition y auroit

culieres se réunirent contre le danger commun : tout fut héros & citoyen ; il n'y eut plus que des vertus , on n'eut pas le loisir d'avoir des vices : un succès inoui produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivresse héroïque ; les Grecs se crurent invincibles , & ils le furent : ces vertus de passage nées du danger , s'évanouirent avec lui : la prospérité , comme il arrive toujours , détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames : on voulut se reposer dans la gloire : aussi-tôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athènes , la dureté de Sparte , la jalousie & l'ambition de toutes deux , allumerent une guerre sanglante , & également honteuse aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athènes , on est bien éloigné de trouver cette pu-

été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Aristide , comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athènes : il est très-vrai qu'en ce cas , les portraits d'Aristide & de Socrate se seroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

reté de mœurs que le préjugé veut lui prêter ; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever ; la République portoit déjà dans son sein les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate & de ses fils. Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux ; son faste & son ambition pilloient & déchiroient la Patrie sauvée par son courage. Aristide, étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collègues infidèles. Thémistocle lui-même, enrichi à force de rapines, poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, & parvint à faire condamner à force de brigues & de cabales le plus honnête-homme de la République. Le même Aristide fut banni ensuite par un peuple las de l'entendre appeller le Juste : il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires

publiques , & qu'il ne craignît pas de faire passer un décret , en disant : *il n'est pas juste , mais il est utile*. Les héros de Marathon & de Platée redevenoient des hommes à Athènes : toutes les voies de la séduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner : il falloit plaire au peuple , & on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse , souveraine , & toujours flattée ? Tous les extrêmes se rapprochent dans la Démocratie : un peuple Roi peut avoir des accès d'héroïsme ; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte , ce grand boulevard de nos adverfaires , dont ils prétendent nous faire tant peur , a fait l'admiration de la Politique , mais elle n'a jamais eu l'approbation de la Morale. Platon , Aristote & Polybe ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans , qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse fut tour-à-tour lâche & cruelle : ils rechercherent bassement l'alliance de la Perse ; vils courtisans des Satrapes d'Asie , ils massacroient sans

pitié les prisonniers Grecs , & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos , au moment même où Athènes périssoit & n'avoit plus de défense contre eux. Les Spartiates ont eu peu de vices ; mais ils manquoient de beaucoup de vertus : ils devoient être , & ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grèce ; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité , ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : il se garantissoient de la volupté par la mal-propreté , du luxe par la misère , de l'intempérance par une austerité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte ; mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit ; on empruntoit la femme dont on avoit envie ; & les Dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des Sujets à la République , lorsque leurs maris étoient trop long-temps à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultère ; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées , puisqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes lais-

soit voir leurs cuisses découvertes ; elles étoient obligées de danser & de lutter toutes nues , avec les jeunes gens aussi tout nus dans les Fêtes publiques : avec de pareils spectacles on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide & de Sophocle ; l'amitié même des jeunes gens entre eux étoit si singulièrement favorisée par les loix , qu'on n'imagine point qu'elle pût se conserver innocente : Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit , & n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible & délicate étoient précipités par des barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps , & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce Législateur qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité , par un contraste monstrueux , établit entre les hommes mêmes, la plus barbare inégalité qui fut jamais : son peuple fut divisé en maîtres & en esclaves : il imposa aux premiers , pour distinction , une oisiveté inviolable , & ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis ; les autres , dégradés de leur être ,

furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la Nature avoit fait leurs égaux , mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espece de cupidité , qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix , il autorisa le vol des alimens , les seules choses volables qui restassent dans sa ville. Ce peuple conserva fidèlement ses loix pendant une longue suite d'années ; je demanderois volontiers , que pouvoit-il faire de mieux ? Elles avoient calmé habilement toutes les passions , mais c'étoit en les satisfaisant ; & détruit la plupart des vices , en leur donnant simplement le nom de Vertus : ceux-mêmes auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre , & dont elle a la foiblesse d'avoir horreur , étoient imposés comme des devoirs d'habitude : telles sont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adversaires : telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser *.

* J'ai dit que si tous les États de la Grèce avoient suivi les mêmes loix que Sparte , le fruit

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands qui n'étoient pourtant ni Artistes ni Philosophes ; sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siècles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere & fut à son tour massacré

des talens & des travaux de ses grands hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, eussent été perdus pour la postérité, & qu'enfin le Monde, sans le secours des arts & des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté ; on a voulu le rendre ridicule : on a supposé pour cela que dans mes principes, *la Vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien si personne n'en parloit après que nous ne serons plus, & qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle ; c'est ce que j'ai dit, & ce que je persiste à dire : mais que la vertu soit inutile à ceux-mêmes qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit & si elle n'est célébrée ; c'est ce que je n'ai jamais ni pensé, ni dit, & c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

par le Sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la Couronne ; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultere & un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres : on connoît la tyrannie de Tarquin, & le forfait de son fils : de grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siècles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs si sûrement enfantée par l'ignorance ? Rome irritée chassa Tarquin : il fallut combattre long-temps, & ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de se délivrer d'un Tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le succès justifia & éleva les Romains : de ces circonstances singulieres se forma en eux cet amour de la Patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin

qu'aucun autre peuple du Monde, & qui nous fait tant d'illusion sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés ; foibles d'abord & exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs , elles ont besoin que les vertus soient des passions : une ferveur d'héroïsme s'empare des esprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus : des crimes barbares sont punis par des vertus qui leur ressemblent.

Dans ce premier état , les hommes doivent être & sont ordinairement assez vertueux ; les loix sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les esprits , par la nature même de l'esprit de l'homme. Les Romains étoient braves ; il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la Patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne , & elle ne cessoit point d'être en danger. Ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? ils n'avoient que leurs bestiaux , leurs grains & leurs légumes , encore

souvent ravagés par l'ennemi : on doit aimer beaucoup ces choses-là , lorsqu'on n'a qu'elles , & que l'on craint sans cesse de les perdre. Ils conservoient l'égalité des biens ; c'est qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité , sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritiers.

Cependant , au milieu même de ces circonstances forcées , quels vices n'ap-
perçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment justifier la jalousie envenimée du Sénat & du peuple , la tyrannie , l'orgueil & les vexations des Patriciens , la cruauté des créanciers , la dureté des maîtres pour leurs esclaves , la violence presque toujours nécessaire pour établir les loix les plus justes , la séduction employée pour obtenir les suffrages , l'abus enfin que les Magistrats faisoient si souvent de l'autorité ? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ce temps-là ; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où

le choix tombe sur dix Magistrats aussi détestables !

La politique des Romains ne voyoit rien de juste que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples, & les détruire les uns par les autres ? quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des Nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre ? Quel poison caché sous ces beaux noms de *Traité* & d'*Alliance* ! Quelle insolence & quelle dureté dans la victoire ! Brigands politiques, ils pillèrent l'Univers ; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes qui faisoient gémir l'Humanité ; invention funeste par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes ; ils ne se contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute sorte d'humanité & de justice, ils osoient les condamner à la mort : les sciences n'existoient pas encore ; Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure qu'une juste dé-

fenſe m'a obligé de faire de ces peuples célèbres : la plupart des hommes ont la louable foibleſſe de croire à la chimere de la perfection : il n'a pas tenu aux Poètes & aux Déclamateurs de collège que nous ne cruſſions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux ſiècles embellis par leur imagination : des ténèbres de l'Antiquité ſortent quelques rayons lumineux ; nous les ſuivons, nous les admirons : plus ils nous éblouiſſent, moins ils ſont propres à nous éclairer ſur l'obſcurité des objets qui les environnent : les Philoſophes moraux, les politiques ſpéculatifs ont encore ajouté à l'illuſion ; les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux ; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des cauſes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir ſur des principes fixes une ſcience qu'ils croient deſtinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choſes, on a conclu qu'ils devoient néceſſairement les faire ; les merveilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs : ainſi ſ'eſt formée l'idée d'une vertu parfaite :

parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance , & est devenue le grand argument de nos adverfaires ; mais après que leur chimere est évanouie , que reſte-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs , comme ſes partiſans ſont forcés d'en convenir , & ſi cette perfection n'a jamais exiſté , quels motifs de préférence peut-elle encore ſ'attribuer ?

Si de-là nous deſcendons aux premiers ſiècles des Nations modernes , quel ſpectacle nous préſente l'Europe ravagée par les Barbares deſcendus du Nord ? L'ignorance uſurpa tous les Trônes ; l'eſprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus diſparurent avec ceux de ſciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes , ou de les rendre eſclaves. A ſe renfermer dans notre Nation , quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de ſa race ? Exemple qui ne fut que trop bien ſuivi par ſa poſtérité ; les frères n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs frères ; la guerre qu'ils ſe faiſoient étoit le moindre de leurs crimes ;

leurs armes les plus ordinaires furent le poison & l'assassinat; Frédégonde & Brunehault furent les modèles les plus accomplis de la scélératesse ; les Rois étoient dépouillés par des Maires ambitieux ; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuses révolutions achetées par leur sang & par leurs misères : les Trônes des Goths en Espagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de sang.

Qui pourroit aujourd'hui nous proposer ces siècles funestes pour modèles ? Qui pourroit les regretter ? Le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple n'est donc pas toujours celui de son ignorance, comme nos adversaires le prétendent ; proposition absolument infoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne suivrai point notre Histoire dans tous ses détails ; des guerres barbares & interminables, sans justice dans les motifs, sans utilité dans l'objet ; tous les vices de l'Aristocratie dans une constitution monarchique ; un éternel esprit de révolte & d'ambition, source nécessaire de la mauvaise foi, de l'injustice & de la violence ; le corps entier de la Nation esclave né des pas-

sions de mille tyrans , sont les traits répétés à chaque page de nos fastes : ajoûtons une dissolution dans les mœurs hardie & violente ; si elle n'éclate pas par-tout également, c'est faute de détails ; mais le Philosophie voit dans ce que dit l'Histoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conséquences ; celles de nos époques qui sont éclairées d'une plus grande lumière ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le temps des Croisades.

L'ignorance fut remplacée par de fausses opinions ; de mauvaises études prirent le nom de sciences, & le Monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me suffit de remarquer que les mœurs des régnes de Charles VI, Charles VII & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les temps de Catherine de Médicis & de ses fils ne sont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les seuls dans notre Histoire, où les sciences & les arts aient pris un accroissement capa-

ble de leur donner une influence marquée sur les mœurs.

S'il pouvoit rester quelque doute à l'égard de mes conjectures sur les vices des premiers âges du Monde, un coup d'œil jetté sur tant de peuples ignorans qui existent encore, suffiroit pour donner le plus haut degré de certitude : que verrons-nous dans les trois quarts de l'Asie ? Le Despotisme & l'esclavage, les caprices d'un tyran invisible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un sexe entier victime à la fois de la force & de la foiblesse de l'autre, des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, & privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; partout le sang humain compté pour rien, & les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence & de Saint Augustin, ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats, brigands & assassins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées

immenses des Negres, peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la paresse perpétuent la misere, privés des notions les plus simples de l'honnêteté & de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang-froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'est pas moins peuplée de monstres humains.

Tous les peuples de l'Antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dûes à des Sçavans qui ont été leurs Législateurs; tels ont été Zoroastre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. il fallut que la science vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les Nations éclairées par sa lumiere ont paru tour-à-tour sur la scène du Monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de succès, tandis que la barbarie la plus honteuse regne encore après tant de siècles par-tout où l'ignorance s'est conservée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en sçavent plus que nous sur cet article, sans avoir rien appris de la philosophie ni des arts; ils

ne s'amusent point à médire de leur prochain , mais ils le rôtiſſent & le mangent en chantant & en danſant : les Munbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos ſciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaisir d'un ſemblable établifſement ? D'où naît l'horreur que nous en avons ? Eſt-ce foibleſſe ou préjugé ? Il eſt pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illuſion en avançant que l'ignorance eſt l'état naturel de l'homme : oui , à-peu-près comme il lui eſt naturel de marcher à quatre pieds , parce que les enfans ne peuvent d'abord ſe ſoutenir ſur leurs jambes : l'ignorance eſt le premier état de l'homme , mais c'eſt pour en ſortir par l'accroifſſement de ſes connoiſſances , comme il doit ſ'affranchir des foibleſſes de l'enfance par le progrès de ſes forces : l'ame nous eſt donnée auſſi foible que le corps ; c'eſt à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur ſont propres. Un juſte équilibre eſt difficile à obſerver entre ces deux êtres dont

nous sommes composés ; mais si les hommes qui ne veulent être que sçavans , ne parviennent pas toujours à être sages , ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent guères avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des actes & des notions d'humanité , de bonne foi & de justice chez les peuples les plus barbares , & j'en conviendrai sans peine ; l'homme ne sçauroit être tout méchant , parce que ce seroit tendre directement à sa destruction , & que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher : les brigands mêmes ne sont point & ne peuvent être absolument sans foi & sans équité ; au sein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractère plus doux : les climats, les terrains , quelques circonstances singulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'instinct , dont la semence ne peut être entièrement étouffée : mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon , ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites : chez les Nations non civilisées , les

hâines font cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des Nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit la source de cette rusticité brutale & féroce qui les familiarise avec les violences & le sang, ainsi que de l'oisiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots *, après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & se hâtent ordinairement d'en user : les Souverains ne tirent que de légères impositions ; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes fait donner la mort aux Seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins ; le massacre des prisonniers de guerre est de droit ; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; & c'est, pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des es-

* Histoire des Voyages.

claves Negres, puisque ce sont tous des mal-fauteurs ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, Nation errante qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple défarmé & rassemblé en cercle dans une vaste plaine; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie: c'est ainsi qu'ils célèbrent le jour de la naissance de leur Souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont nés, & cette abominable Nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, & qu'elle élève dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes; ainsi le parricide est

regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très-grand nombre de Nations mangent leurs prisonniers : les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise ! Dans le pays d'Ardra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultere : au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide : si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante : au Royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend ; on se révolte & il est massacré : à la mort du Roi de Juida on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie : l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauva-

ges : c'est une superstition sanglante qui souille une très-grande partie de la terre : à la Côte d'or on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui ressemblent & leur prête ses fureurs : elle implore leur faveur par des cruautés, & croit les fléchir par le sang. La plupart des Sauvages ne reconnoissent que des Divinités malfaisantes ; leurs Prêtres sont des forciers, & leurs Sacrifices des meurtres : Anna-singa, Reine d'Angola, consultoit le Diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de son sang & en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations, ne pouvant les justifier, ils répondent, c'est notre usage : ainsi l'ignorance égorge froidement les hommes de sa propre main, sans avoir besoin d'armer leurs passions : elle tire ses droits de sa stupidité même, & parvient à consacrer ses crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend, dans quelques régions de l'Europe ; comment n'a-t-elle pas eu les mê-

mes effets dans ces trois immenses parties de la terre ? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine, comment en conservant si fidelement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raison, que les hommes soient naturellement méchans ; on croit même qu'ils sont naturellement bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il est donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence : il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siècles sans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs, sans commencer par les éclairer ? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre

la ruine des uns fans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc , quoi qu'on en dise , quelque chose à la question ; ils prouvent donc très-bien , non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement ; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires , que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très-puissante contre toute réformation , privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger , & l'inévitable source de la barbarie , par l'oïveté , la férocité , les préjugés , & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilège spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peuples sçavans , & ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de Nations barbares ?

J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici ; c'est que chez ces peuples sçavans & corrompus nous trouvons à côté de la science , les richesses , la puissance , la prospérité , causes toutes naturelles de corruption & qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence ; au lieu que chez les peuples que nous opposons , l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie , sans aucune autre cause de corruption , en sorte qu'elle ne peut se justifier ou de l'avoir causée ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre , qui déposent contre l'ignorance : que cite-t-on en sa faveur ? Les vertus très-passageres , & très-mêlées de vices , de trois petites villes de l'Antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel , l'exception à la règle , & le doute à l'évidence * ?

* J'ai prouvé dans mon premier Discours que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des Empires , & on est forcé de convenir que j'ai raison : mais on me répond *que je parle toujours de fortune & de grandeur , tandis qu'il est question de mœurs & de vertus*. M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de

Mais ce qui doit décider la question sans retour : le plus haut degré de toute

mœurs ; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amolliſſoient le courage ; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chute d'Athènes , celle de la République Romaine , & les différentes conquêtes de l'Égypte ; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit : je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares : j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes , parce qu'ils étoient très-injustes : à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique , la plus vaste qui ait jamais été faite , & uniquement dûe à la supériorité de nos arts & de nos sciences.

Que répond-on ? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste : qu'importe ? en est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite ? en est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances ? On demande quel est le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimosin : mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de sciences & d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux , bien loin de détruire mon raisonnement , on ne fera que le fortifier ; ils étoient très-braves , nous n'étions que sçavans , & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables , nous n'étions qu'une poignée d'hommes , & nous les avons soumis : c'est-à-dire que la science peut triompher du nombre & du courage même.

corruption c'est la barbarie, & elle appartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu, puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques, morales & politiques : mais si l'on nous conteste cette conjecture, il est du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la science ne sçauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit absolument nécessaire de la considérer dans toute sa pureté ; c'est seulement parmi les peuples les plus sauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître sa nature & ses effets ; son influence devient équivoque & incertaine, si-tôt qu'elle est mêlée avec divers degrés de sciences & d'arts.

L'ignorance & la science ne sont plus alors que des noms relatifs : par exemple nous traitons Athènes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon ; il est pourtant vrai qu'elle étoit très-

ſçavante en comparaifon de la plupart des villes de la Grèce, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les fiècles précédens ; ainſi ſa vertu & ſa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient, au contraire, paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des ſciences & des arts. Piſiſtrate & ſes fils n'avoient rien négligé pour inspirer aux Athéniens le goût des ſciences : ils leur avoient donné la connoiſſance des Poëmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide, & pluſieurs Philoſophes ; & il faut conſidérer qu'Héſiode, Archiloque, Alcée, Sappho avoient déjà exiſté, & que les ſept Sages exiſtoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit ſçavant & Philoſophe : Sparte dédaigna, il eſt vrai, de cultiver les ſciences, mais elle les connoiſſoit ; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grèce, pour qu'on puiſſe la ſuppoſer dans une ignorance abſolue. Rome même dans ſes commencemens ſentit que ſon ignorance ne ſuffiſoit pas pour la gouverner : elle choiſit pour ſecond fondateur Numa

recommandable uniquement par la philosophie ; elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus sçavant qui fût alors : elle jouit & elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs : à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes & égales : c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon , Aristide & Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs , qu'Hippocrate , Euclide & Sophocle.

Les Peuples , après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix & sans puissance civile , ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique , & , dans ce premier moment , ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les temps où ces premières sciences étoient seules cultivées , ont pu l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres ; non que ces dernières aient nui

à la vertu, mais par d'autres causes étrangères, telles que la prospérité, l'accroissement des richesses ou l'affoiblissement des loix.

Athènes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances, parce que son génie & son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité; le caractère des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade : Périclès regna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate; les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon & dans la première ferveur de ses loix; il mérita d'être appelé tyran, & il fut souffert: sans les violences extrêmes d'Hippias son fils, Athènes étoit soumise pour jamais: rendue à sa liberté, elle en abusa: tous ses chefs éprouverent successivement sa légèreté & son ingratitude: l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec sa puissance & ses conquêtes: plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut être flatté: on ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de séduction: c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peu-

ple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles & les édifices, à attribuer des salaires aux citoyens pour les fonctions d'assister aux jeux & aux Tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puissante, à entretenir enfin & à flatter tous ses caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Histoire me nomme Thémistocle, Ciion, Périclès; en accuser Phidias, Euripide & Socrate, seroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en insolence & en indocilité, leur vivacité devint ivresse, & leur légèreté folie: ils s'épuisèrent en magnificences & en guerres inutiles: ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athènes abusoit de tout, il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de sa puissance & de sa gloire, & qu'elle mît dans ses plaisirs les mêmes vices que dans ses affaires: elle avoit le bonheur de posséder Socrate, Platon, Xénon, & elle écoutoit par préférence des Sophistes & des Déclamateurs qui la flattoient: elle ne se contentoit pas

d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses temples & ses théâtres, & la Poësie & la Religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une Démocratie effrénée monta sur la scène : la Comédie dès sa naissance fut obscène, impie & satyrique, elle joua les noms & les visages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cessèrent ensemble ; Athènes vaincue & malheureuse reforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévère, des guerres continuelles, & des succès lents, devoit différer longtemps à se corrompre ; mais enfin le temps arriva où ses loix se turent devant sa gloire ; les causes de sa corruption ont été trop bien développées & sont trop connues pour que je perde du temps à en parler : les sciences & les arts n'avoient

encore fait que de foibles progrès , lorsque ses mœurs étoient déjà perdues : elle eut aussi la fureur des Spectacles ; elle s'en servit pour fléchir ou pour remercier ses Dieux , & ils firent une partie importante de son culte. Un peuple souverain veut être amusé : des Sauteurs , des combats d'animaux & d'hommes faisoient d'abord ses plaisirs : on fit ensuite venir des Baladins de Toscane ; leurs pieces n'étoient que de misérables rapsodies , pleines de grossièretés : elles portoient le nom de *Satyres* , terme qui avoit alors le même sens que notre mot , *Farce* , & qui fut en conséquence détourné à une signification nouvelle qu'il a toujours conservée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produisit dans la suite , bien loin de contribuer à la corruption publique , furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute , obligé de se conformer au goût de son siècle , fut d'abord très-libre ; Terence devint plus châtié ; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement ; il préfera toujours l'arène au théâtre.

Il ne cherchoit dans ses représenta-

tions que le spectacle de sa grandeur & de sa magnificence : les édifices se surpassoient à l'envi en sumptuosité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout : les Censeurs crièrent long-tems & se laisserent enfin de déplaire sans fruit : le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt-mille personnes ; il étoit porté sur trois cent soixante colonnes : il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre ; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille statues d'airain : ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, & fut détruit en effet au bout de ce temps : on élevoit des eaux de senteur au-dessus des portiques, & on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une Tragédie d'Andronicus appelée le *Cheval de Troye*, on voyoit passer sur le théâtre trois mille vases & toutes sortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée, à la dédicace de son théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, six cents panthères, & vingt éléphants : qu'est-ce que les sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil fastueux des dépouilles du Monde?

Lorsque la corruption fut extrême, elle osa violer la majesté naturelle de la Tragédie, & contre toute vraisemblance y porter l'obscénité; enfin on s'entêta des Pantomimes, Acteurs muets dont le talent consistoit à imiter les actions les plus infâmes: Pylade & Bathylle partagerent la ville & causerent des séditions: on finit par abandonner entierement le goût des lettres & des arts, qui n'avoient pu se prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertus, conquit des richesses & des vices; & sa science ne put la guérir; Carthage fut très-corrompue & ne fut jamais sçavante: on en peut dire autant des anciens Perses & de la plupart des grands Empires de l'Asie ancienne & moderne: Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à son inimitié pour les sciences & les arts, perdit ses vertus aussi-tôt qu'elle fut maitresse de la Grèce: par-tout la prospérité séduit & corrompt, elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'Histoire que tous les peuples ignorans, sans en excepter un seul,

feul, ont été corrompus dans leur puissance & dans leurs richesses : deux peuples sçavans l'ont été dans les mêmes circonstances : à des effets tout semblables dois-je chercher des causes différentes ? & comment oserois-je imputer aux sciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois partout ailleurs où elles n'existoient point ?

La proposition que tous les peuples sçavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les sciences, puisqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonstances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette question, il est à propos d'examiner ce que c'est que vertu & corruption, deux mots très-anciens & très-imposans, souvent prononcés, rarement entendus.

La vertu, dans son acception la plus élevée, seroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne sont séparés &

armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaison de l'amour-propre & de l'amour social feroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur : c'est à ce point que des lignes infinies de siècles tendront sans cesse , sans l'atteindre jamais : si les hommes avoient pu y arriver , ils ne formeroient tous ensemble qu'une famille.

La Société générale se décompose en société politique & civile , & en individus ; la vertu de chaque individu ne sçauroit mériter ce nom , qu'autant qu'elle travaille à sa conservation & à son bonheur , relativement à la conservation & au bonheur des différens ordres de sociétés dont il est membre ; toutes les vertus domestiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & mesurées à cette regle ; elles s'ennobliſſent & s'élevent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainsi la tempérance & le courage , les deux vertus gardiennes de notre être , sont en même-temps la base de toutes les vertus d'un ordre supérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns , effrayés

par les autres, l'excès des desirs & des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage font la double force qui les modere : plus les desirs & les craintes sont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité : dans l'ordre politique, la soumission aux loix, la fermeté contre les désordres intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractère de la vertu, & sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances ; c'est ainsi

que dans l'enfance du Monde & à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui n'est propre qu'aux âmes froides ou pusillanimes : désirer & jouir avec modération, forme le caractère d'une raison éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre humain est parvenu, & qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire, au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne seroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raison : plus elle est entourée de vices & exposée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands sacrifices à faire : sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais existé : sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'âme ; si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en hé-

ros * : ces efforts cruels de vertu font la marque d'un mauvais siecle : il ne

* J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie. On répond qu'on ne sçait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie : (c'est tout ce que je prétendois ;) mais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé. J'en conviens, & j'ajoute que ce fut précisément parce que sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays ; elle ne sçut ni se prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du Monde, & que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philosophes, parce qu'il fut un Philosophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie ; il ne sçut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de Tibere & de Catherine de Médicis, & devenir un *Cartouchien*, un *scélérat* & un *brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences, c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.*

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un État où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles. On m'a répondu qu'on entendoit très-

peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins. Se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux supplices les plus barbares un ennemi prisonnier. L'adoucissement des mœurs, en bannissant les grands crimes, a banni en même temps ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue suite de crimes, pour donner occasion à un seul acte de ces vertus. Gémir de ce qu'elles n'existent plus, c'est faire le plus grand éloge du système de notre société : moins la vertu a besoin d'efforts & de sacrifices, plus elle suppose les mœurs perfectionnées.

Les miseres & l'ignorance des premiers siècles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en posséderent jamais le véritable esprit : le bonheur particulier de chaque société fut leur

rien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun fût dispensé d'être homme de bien : comme si la vertu étoit essentiellement sanglante & barbare, & que, hors de ces malheureuses circonstances, l'honneur & la probité même ne pussent exister.

unique objet ; ils ne s'élevèrent point jusqu'à l'amour du genre humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne soupçonnoit pas, que la politique détestoit, & que la philosophie seule pouvoit leur révéler ; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue, & ils supposèrent que le courage devoit combattre sans cesse ; toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rusticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funeste effet ; elles furent consacrées comme les mœurs de la vertu ; on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté, la frugalité n'étoient point estimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre ; on ne connoissoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur, on avoit des spectacles sanglans ; on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs : dans ces circonstances, tout ce qui n'étoit pas précisément pauvreté & courage, épouvan-

roit le préjugé , & étoit impitoyablement appelé corruption ; on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption, si odieuse & si répétée , a été injuste dès son origine : ces nations de soldats , fidelles à leur animosité éternelle , redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir : on connoissoit les avantages du courage , on ignoroit encore ceux du commerce & des arts : on vit que l'on alloit perdre des soldats , on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens ; on croyoit qu'il étoit honneur de devoir à l'industrie , des biens qu'on auroit pu se procurer par la force ; & il faut remarquer que dans ces temps la guerre enrichissoit les particuliers & les peuples. Les loix des différens États n'avoient songé qu'à les séparer ; on crut leur constitution perdue , lorsqu'il fut question de les réunir : des hommes qui par amour pour leur patrie détruisoient celle de cent peuples , étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans ; on ne concevoit pas qu'il pût

s'établir entr'eux des intérêts communs : des besoins & des secours mutuels ressembloient à une dépendance : des guerriers qui se faisoient négocians & ouvriers , croyoient se dégrader ; c'étoit toutes les passions particulieres qui , sous le nom de vertus & de mœurs anciennes , s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant ; les nouvelles connoissances s'établirent. Chaque état de l'homme a ses vices qui lui sont propres : le commerce & les arts en introduisirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chassés ; on murmura , on cria , comme on fait encore aujourd'hui ; on employa sans cesse ce terme commode & vague de *corruption* , qui accuse sans preuve & juge sans objet fixe , & qui , au gré de la satyre , de l'humeur & de la misanthropie , flétrit indifféremment de la même qualification la plus haute insolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs , & les vices eux-mê-

mes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens sont, la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les sociétés voisines ; ainsi les vices les plus graves sont, l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de première nécessité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainsi plus ou moins d'usage des richesses & des plaisirs, n'est jamais qu'un abus tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, sur-tout lorsque la constitution de l'État est telle qu'elle n'en est pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption se trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations sauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voisins, ni droit des gens pour assurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les misérables

destinées sont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les passions.

Par-là, nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces siècles fameux de l'Antiquité où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus mêmes, par un égarement monstrueux, se rapportoient uniquement à cet objet; & que pouvoient produire en effet une frugalité oisive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien? Que restoit-il, sinon de se haïr & de se combattre sans cesse, ne fût-ce que par désœuvrement, si ce n'étoit par férocité & par ambition? C'est ainsi que Rome toujours armée & toujours sanglante a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du Monde, avant d'en être la maîtresse. Détournons les yeux un moment de cette ville superbe; portons-les sur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu; considérons ce qu'il en a coûté au genre humain pour la gloire d'un seul peuple, & admirons encore, si

nous l'osons, le barbare systême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reste du Monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la destruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre siècle, qui nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithete de fourbes & de frippons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet : je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises & dont on abuse pour le faste & la mollesse, pour la séduction de la vertu & le salaire du vice ; j'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes ; & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, & dont les mœurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses super-

flues , & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité ; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus , l'excès de la dissipation , de la frivolité & de l'amour du plaisir , ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux , j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable , puisqu'elle n'attaque ni la paix , ni le gouvernement , ni la liberté , ni la possession de tous les biens naturels , & qu'elle permet à chacun d'acquérir , de jouir & d'être vertueux , sans être troublé par la violence & l'injustice.

Telle qu'elle est cependant , si elle avoit infecté la masse entière de la nation , peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement ; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la Capitale , mépriserons-nous tout le reste de l'État qui n'y participe point ? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers* , de *Poètes* , d'*Imprimeurs* , d'*Orfèvres* , de *Peintres* & de *Musiciens* ? & oublierons-nous , comme on affecte

de le faire, le travail assidu du laboureur & de l'artisan, l'industrie & la bonne-foi du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magistrature, les vertus enfin & le zèle de tant de Ministres ecclésiastiques, auxquels l'Antiquité n'a rien de semblable à opposer? N'est-ce donc plus dans ces États divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques Gens de cour & leurs flatteurs, quelques Millionnaires & leurs parasites, quelques Fous, jeunes & oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation?

Les passions naturelles sont de tous les temps : par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs ; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront séduire : les Paladins de Charlemagne, les Croisés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques passions d'opinion : les vices secrets sont menacés par la Religion, les

vices publics doivent être réprimés par le gouvernement ; ainsi, s'il y avoit quelque profession où les fortunes fussent rapides, infaillibles & énormes, où elles se fissent sans risque & sans peine, sans talent & sans utilité pour la patrie ; si des fortunes odieuses étoient ensuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illustres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formassent des disparates choquants ; si le vice payé par la richesse triomphoit avec insolence ; si des hommes osoient afficher leur perversité, & des femmes leur honte, ce seroit la faute des loix.

Les gouvernemens modernes, si vigilans contre le crime, ne sçavent point flétrir le vice ; ils sont encore dans l'enfance à cet égard : occupés jusqu'ici à se fortifier, ils n'ont considéré les mœurs que du côté par lequel elles intéressent la politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs soins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaises voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richesses : en retranchant les objets excessifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans les justes limi-

tes ; qu'elles veillent attentivement sur les plaisirs publics , afin que la décence & les mœurs n'y soient pas violées , du moins habituellement ; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oïveté & le célibat trop soufferts parmi nous ; cette corruption tant reprochée disparaîtra aussi-tôt ; & combien cette réforme est-elle plus facile , qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéissance , & de délivrer les peuples de l'oppression des Grands ! Il suffiroit de le vouloir pour réussir : le cri général est le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité rustique des premiers temps ? les mœurs sont-elles donc incompatibles avec les richesses ? Si nous recherchons l'origine de ce système d'égalité tant vanté chez les Anciens , nous trouverons qu'il portoit sur un faux principe qui suppose tous les hommes égaux dans l'ordre de la Nature : je conviens qu'ils sont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions , mais l'homme & la femme , la vieillesse , l'âge viril & l'enfance , le malade & celui qui est en santé , sont-ils égaux en effet ? Le courageux & le timide , l'im-

bécille & le spirituel, le paresseux & l'industriel, le robuste & le foible le font-ils davantage ?

Le caractère de la Nature est la variété, & elle ne l'a peut-être imprimée dans aucun de ses ouvrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne sont point égaux en force, en adresse, en courage, en esprit ; les traits de leurs visages ne sont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts : dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits distinctifs du caractère ; c'est que, la Nature nous ayant destinés à vivre en société, il falloit que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devons occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus basses de la Société, afin que celles qui sont les plus relevées & les plus importantes pussent être remplies sans distraction : car si chacun eût cultivé son champ lui-même, quel temps seroit-il resté pour inventer les arts & les sciences, faire des loix & les maintenir en vigueur ? L'inégalité naturelle est la base de l'iné-

galité politique & civile nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent ; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est certain que, lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également ; ce n'étoit pas un raffinement de politique ni de philosophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers Législateurs ; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie, & de commerce ; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus ; elle devoit être la première victime sacrifiée à la perfection du genre humain ; l'égalité parfaite ne produisoit que des laboureurs & des soldats ; & , comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre. Ainsi ces premières sociétés se combattirent avec

acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous , c'est à-dire un état de calamités fans fin. Un ou plusieurs États s'aggrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres ; l'inégalité s'introduisit entr'eux , & par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient : dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux ; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes ; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre ; l'intérieur des grands États jouit d'une paix éternelle ; l'industrie & l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes , lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre ; les citoyens se diviserent en fonctions & en classes nouvelles ; les talens se connurent ; on vit éclore le commerce , les arts , les sciences ; le Monde prit une face animée , brillante & heureuse ; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles ; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres ; elle devint enfin la

source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la Satyre. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands États, on doit la supporter en considération des avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du Nouveau-Monde & la découverte de ses trésors ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, & ont changé nécessairement le système des mœurs à cet égard, sans qu'elles aient pu le prévoir ni l'empêcher, & sans qu'elles aient eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterais que, chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent dans ceux qui les desirerent l'industrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir; & dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre: elles animent en même temps la cupidité; mais cette passion n'est

pas toujours un vice dans un État puissant, puisqu'elle peut très - légitimement se proposer les plus grands objets, & qu'elle est même un ressort nécessaire pour un grand nombre d'opérations du gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infinité de biens moraux ; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoissances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie ; la vertu peut donc & doit même les désirer : enfin une plus grande multiplication de richesses laisse entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuse, sans empirer celle des autres.

Que dis-je ? les richesses, en embellissant la scène du Monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le spectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la possession inquiète : croira-t-on que, pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies & des fêtes, il soit nécessaire d'en avoir fait les frais ? Faut-il être Roi de France pour jouir

de Versailles & des Tuileries ? Quelle plus délicieuse jouissance que celle de l'artiste même ? Celui-là seul a la plus parfaite propriété des productions des arts , qui a le plus de goût & de sentiment.

Ajoutons que dans un État riche tant de voies imprévues sont ouvertes de toutes parts à la fortune , que personne n'éprouve le désespoir de la pauvreté ; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La Divinité des malheureux , l'Espérance berce le pauvre , & lui peint avec d'agréables couleurs la perspective de l'avenir.

Il est à propos de faire remarquer ici une contradiction singulière de nos adversaires ; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faisoit le bonheur des hommes ; de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour peindre la pauvreté moderne , & ne négligent rien pour nous attendre sur son sort : d'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement ? La terre , les travaux nécessaires pour la cultiver , les besoins naturels ont-ils donc changé ? S'il y a quelque différence , c'est que

nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'est qu'ils sont plus assurés d'être récompensés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourrissons, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux : j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire : quels étoient en effet les talens & les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oisiveté étoit consacrée par les loix, & chez qui toute espece de travail étoit exercée par une classe d'hommes privés, en naissant, de leur liberté, & condamnés sans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie & de mort sur eux? Tels furent les usages de toute l'Antiquité; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'industrie sont exercés librement & à leur profit; qui, nés pauvres à la vérité, ne sont pas du moins privés de l'espoir

des richesses, & sont maintenus par les loix dans la possession de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une forte d'égalité même avec les riches & les puissans.

Les noms de *riche* & de *pauvre* sont relatifs, dit-on; c'est à-dire, que là où il y a des riches, il y a beaucoup plus de pauvres par comparaison : mais il est absolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle ; elle est toujours soulagée par l'espérance, la participation ou les bienfaits de la richesse : il est certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funestes dans les siècles pauvres.

Qu'on nous assure, après cela, que, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette proposition, pour qu'elle devienne vraie ; c'est de la rendre précisément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit que des pauvres, s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain, lorsqu'il se retira en corps de sa Patrie, extrémité la plus étrange dont il soit parlé dans aucune Histoire ? Qu'étoient tant de nations qui, ne
pouvant

pouvant subsister dans leur pays , alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui pussent les nourrir ?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oisifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oisifs. Je réponds que c'est parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts , ni industrie , ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur , continue-t-on , il n'y avoit ni misere ni oisiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les temps anciens , & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs , si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays , elle ne le peut pas de même par-tout : de-là vient que beaucoup de peuples privés de la ressource du commerce & des arts sont obligés de vivre de pillage : la Hollande , ce pays si puissant & si heureux , que seroit-il sans elle ? la retraite d'un peuple de brigands , ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoûte que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes , mais qu'il en

fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misère de la campagne, que le payfan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que là où il en est le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe ? l'usage de la dentelle & de la soie dispense-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en font-elles moins nos premiers & nos plus indispensables alimens ? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent & celui des productions des arts * ?

Plusieurs conditions nouvelles se sont élevées par le commerce & l'industrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette sans cesse le temps où elle étoit en honneur ; mais quel étoit ce temps ? Dans la

* Il est donc absolument faux que l'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes, soit perdu, comme on le prétend, pour la subsistance du laboureur ; & que celui-ci n'ait point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres.

Grèce, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des esclaves; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc? apparemment les siècles fabuleux du commencement du Monde: parmi nous, au contraire, si on la considère d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la Nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions*.

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle; mais il y en avoit

* On s'écrie: *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées; mais si, au contraire, la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espèce de société, parce que le travail en est l'ame, & que le besoin seul peut y forcer la multitude : le travail, il est vrai, doit fournir à la subsistance de l'homme; mais s'il n'y suffit pas, à qui doit-on s'en prendre? est-ce à la richesse? quoi de plus absurde? qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle? Plus il y a de luxe, c'est-à-dire, plus le superflu est acheté cherement, plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit sans ressource; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes, étoient dans une impuissance absolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce, ni arts qui pussent rétablir leur fortune; & les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû, il s'ensuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers

aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges; une Loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête; on peut lire dans Denys d'Halicarnasse le Discours de Sicinnius à ce sujet; la retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considère la totalité d'une Nation, les richesses excessives & leurs abus sont très-rares; il est donc aisé d'y remédier; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent allarmer, sur-tout si ce petit nombre est envié, & si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des Anciens, elle étoit universelle; elle produisit un vice général & le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses aient fait aux hommes a été de leur inspirer l'amour de la paix; les Nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques: le courage qui se défend est la plus grande des vertus; le

courage qui attaque, le plus grand des crimes; faute d'avoir connu cette différence, les Anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier; n'ayant que du sang à perdre, & placés entre la misere & la gloire, il n'est pas surprenant qu'ils se passionnassent pour celle-ci, & que cette passion les portât à tout; mais depuis que les Nations modernes ont connu le bonheur, elles ne respirent que la paix qui en est l'unique soutien, & ne se combattent qu'en gémissant: le fanatisme de la gloire n'existe plus que chez quelques Rois; tous les peuples en sont guéris.

Ne nous étonnons point, au reste, des préjugés de toute l'Antiquité contre les richesses; elles étoient essentiellement condamnables, puisqu'elles étoient contraires à la constitution & aux Loix des petits États anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir: le pillage des vaincus, les vexations des Alliés & des Sujets étoient la seule source des richesses chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands services n'exerçant aucun commerce, & ne recevant de l'État ni pensions ni gratifica-

tions, il étoit presque impossible que de grandes fortunes fussent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur Destin a placés dans des temps plus heureux, adopterons - nous de pareils préjugés ? croirons-nous qu'il soit impossible d'être vertueux sans être misérable ? la vertu est-elle donc de sa nature un effort violent & cruel ? doit-elle s'effrayer du bonheur & le repousser sans cesse ?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si *tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique*, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, & même à nos plaisirs ? Quoi ! ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice & au crime ? La Nature entière ne seroit qu'un piège ?

Non, l'Univers n'est point un vain spectacle pour nous ; il est formé pour notre conservation & notre bonheur, pour nous servir & nous plaire : nous jouissons sans effort de la beauté de la Nature, de l'éclat du jour & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits &

du parfum des fleurs, tant nos plaisirs ont été chers à l'Être suprême ! tandis que nos besoins sont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indispensable, & de chercher jusques dans ses entrailles le fer nécessaire pour la cultiver; chaque contrée a des productions qui lui sont propres; une infinité de choses très-utiles sont dispersées dans les diverses Régions, pour les réunir par la nécessité des échanges; c'est que l'industrie, le commerce, la navigation, tous ces arts si coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, sont entrés dans les vues de la création: les besoins des hommes sont leurs liens; la Nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union: les nœuds les plus sacrés n'ont pas d'autre source; ceux de pere & de fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance & de la vieillesse: vouloir détruire nos besoins par une privation absolue, c'est outrager l'Être suprême, & rendre les hommes à la fois misérables & barbares.

Sans doute les richesses ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles proscrit d'anciens? Com-

bien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique? qu'on lise dans l'Histoire Romaine la comparaison de Tuberon & de Scipion Émilien; l'un, fidèlement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ses peres, se distinguoit par sa frugalité & sa tempérance inviolable; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble usage qu'il faisoit de ses immenses richesses; le premier toujours admiré, le second adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale: Tuberon inflexible & sévère avoit la gloire de mépriser le bonheur; Scipion généreux & compatissant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philosophie a un ordre de vertus qui lui sont propres, & qui ne sçauroient être celles de la multitude: les vertus dures supposent une inspiration particulière; il est bon qu'elles se trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques âmes privilégiées; mais elles ne sont pas faites pour la totalité des hommes; elles se communiquent difficilement, & ne peuvent se conserver qu'à force d'ignorance, état dont il faut absolument sortir tôt ou tard; tou-

tes choses d'ailleurs égales , la vertu qui se fait aimer, doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption & la vertu ; je passe à la justification des sciences & des arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées ; je considère la science en elle-même ; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractère de l'aimer, ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation & l'oïveté. Parmi les objets qu'elle se propose, les uns sont nécessaires & les autres utiles : la Métaphysique, la Morale, la Jurisprudence, la Politique sont de première nécessité : sans elles l'homme n'est que le plus misérable & le plus dangereux de tous les animaux ; c'est à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être & de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la société : l'Histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premières sciences sont fondées ; tous les arts qui servent

à la faire connoître , participent de son utilité : la Physique vient ensuite ; la connoissance des élémens & des propriétés de tous les corps , qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous , l'Anatomie , l'Astronomie , la Botanique , la Chymie nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des Mathématiques ; la méthode de la Géométrie est le flambeau même de la vérité , elle répand sa lumière sur toute la Physique & sur tous les arts ; la Grammaire , la Logique , & la Rhétorique enfin , qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances & de leur communication , ont éclairci & fixé les notions vagues qui flottoient dans les esprits , affermi & guidé nos jugemens , & par la chaîne combinée des idées ont porté la certitude & l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satire oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée ? Comment ose-t-on dire

que la vanité & l'oïfiveté qui ont engendré le luxe , ont auffi engendré nos sciences , & que ces choses se tiennent affez fidelle compagnie , parce qu'elles font l'ouvrage des mêmes vices ? Quoi ! tous les Philosophes moraux , tous les Légiflateurs , ces Spéculateurs fi profonds , fi appliqués & fi sublimes , n'étoient que des hommes vains & oïfifs ? leurs préceptes , leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices ? Qu'appellera-t-on du nom de vertu ? Ainfi tout genre de travail fera né de l'oïfiveté , parce qu'il a fallu fe référer le temps de s'y appliquer , & accusé de vanité , par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres , je trouve au contraire que toutes les sciences font autant de remedes contre les vices politiques , moraux & physiques qui affiégent notre existence : on avoit befoin de pain , & on cultiva la terre ; on eut de même befoin de mœurs & de loix , on inventa la politique & la morale ; de nos befoins corporels , de nos maladies & de nos infirmités , naquit l'étude de la Physique ; il falloit démontrer , perfuader la vérité & détruire

les sophismes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole & celui du raisonnement : l'origine des sciences n'a donc rien que de pur & d'utile ; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité & à la lumière.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences ; est-ce la férocité & la violence des Nations sauvages ? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait, des peuples illustres de l'Antiquité, les fléaux de l'Univers ? elles ne respirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité ? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune & de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir ? elles sont presque inassociables avec lui.

Mais, nous dit-on, les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations. Sans doute, les passions corrompent les choses les plus pures ; elles abusent de la Religion, faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui

imputer leurs crimes? & moi, je dis; si les plus sublimes connoissances ne sont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préserver? si le vice perce à travers le bouclier de la philosophie, quel sera son triomphe sur l'ignorant désarmé? s'il abuse de la vérité, quel abus monstrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés? nous en avons vu les terribles exemples chez les Nations sauvages *.

Il est vrai qu'il y a des sciences & des arts qui naissent ou ne se perfectionnent que par la puissance, les richesses & la prospérité; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en sont point la source; les mœurs corrompent quelquefois les sciences & les lettres, qui ne se sauvent pas toujours de la corruption, mais qui en sont souvent le remede.

* On convient cependant qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être: mais à qui en veut-on? Où est-ce que le peuple se mêle de philosophie? Dans l'inégalité actuelle des sociétés, il lui est plus impossible que jamais d'avoir ce défaut, si c'en est un.

Plus on examine la nature de la science, ses objets & ses moyens, plus on voit que de toutes les choses humaines, elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices : l'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions ; lorsqu'il est modéré, il en est du moins une diversion : Syracuse retentit des gémissemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede seul est tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déjà dans les Cieux.

Les premiers Scavans furent des Dieux, dans la suite on les appella des Sages ; plus on étoit voisin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on sentoit le prix des bienfaits de la science. A mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour ; par conséquent elle n'a pas toujours été un remede assuré contre les passions : mais en multipliant à l'infini ses sectateurs, elle s'est toujours réservé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle a donné toutes les vertus à ses

élus, & en a du moins répandu sur le reste de ses disciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus sans elle.

On ajoûte que c'est une folie de prétendre que les chimères de la philosophie, les erreurs & les mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien ; on demande si nous serons toujours dupes des mots, & si nous ne comprendrons jamais qu'études, connoissances, sçavoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.

Dois-je encore répondre à une accusation aussi injuste ? la plus légère attention ne suffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle sciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très-grandes utilités ? vouloir le nier, n'est-ce pas attaquer l'évidence même ?

Les Philosophes, il est vrai, sont tombés dans des erreurs : mais avant eux qu'y avoit-il autre chose que des erreurs dans le Monde ? L'ignorance n'avoit-elle pas les siennes plus ridicules cent fois ? Avant que des Philosophes eussent écrit sur les Astres, les Cieux,

les Comètes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées? Des Nations entieres avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Épicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systêmes.

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable & moins dangereuse : malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaises; il faut qu'il ait des préjugés, s'il n'a pas des connoissances; & des superstitions, au défaut de Religion; j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie, qui l'étoient moins; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténèbres épaissies pendant tant de siècles; le flambeau de la raison s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-temps, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'éga-

rer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin : fans doute un grand nombre d'opinions anciennes font abandonnées, c'est la preuve même de nos progrès ; mais l'histoire des naufrages seroit-elle inutile à la navigation ? Ne méprisons pas l'histoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter ; leurs méprises mêmes nous enseignent le prix de la science, qui veut être achetée par tant de travaux : gardons-nous sur-tout de juger ce que nous ne sçavons pas par le peu que nous sçavons ; ce qui ne semble que curieux peut devenir utile ; ce qui ne paroît qu'une terre grossiere au premier coup-d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre siecle, comme l'ont fait sottement tant de générations, & juger d'avance sur nos petits succès les siecles innombrables qui germent dans le sein de la Nature. En conséquence de l'inutilité de la philosophie Péripatéticienne pendant une si longue suite d'années, n'auroit-on pas pu se croire fondé à condamner l'étude de la Physique ? Il est pourtant vrai qu'on se seroit trom-

pé ; l'erreur est la compagne inféparable de l'ignorance , & elle n'est chez les Philosophes que par hasard & pour un temps ; la philosophie trouve dans ses principes de quoi s'en guérir , tandis que l'ignorance est par sa nature même éternellement incurable *.

* Que l'on s'écrie que *les sciences entre les mains des hommes sont des armes données à des furieux ; qu'il vaut mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes* : ces antithèses , ces comparaisons éloquentes , prouveront tout au plus la persuasion de l'Auteur , & nullement la question même : passer rapidement d'un extrême à l'autre , sans daigner appercevoir les milieux qui les séparent , c'est ne voir que des vices & des erreurs , c'est anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons Livres étoient la seule défense des esprits foibles , c'est-à-dire , des trois quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple*. Que répond-on ? 1^o. *Que les Sçavans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples*. C'est ainsi que l'on déchire d'un trait , non-seulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies , non moins attentives aux mœurs qu'à la science ; mais encore tant de Ministres de la Religion , tant d'hommes consacrés à la vie la plus austère , qui composent assurément la plus grande

Il y a , dit-on , une sorte d'ignorance raisonnable , qui consiste à borner sa curio-

partie de nos Sçavans : heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci , il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoûte en second lieu , *qu'il y aura toujours plus de mauvais Livres que de bons.* S'il entend par mauvais Livres , des Livres contraires aux mœurs , sa proposition est évidemment insoutenable ; s'il prétend parler des Livres inutiles , elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainsi les Livres mal faits , je lui répondrai que ces Livres , dès qu'ils enseignent quelque chose , sont bons , jusqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs sur la même matière ; l'usage seulement autorise ensuite à les appeller mauvais par comparaison , sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs , il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des Livres faits par des Sçavans , & qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison & la conscience ; quant à ceux qui ont l'esprit bouché ou la conscience endurcie , la lecture , dit-on , ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette Réponse il n'y a pas un mot des *esprits foibles* dont j'avois parlé ; ainsi avec les plus belles divisions du monde , on ne touche seulement pas à la

sité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste , qui naît d'un vif

question : on suppose que tous les individus qui composent le Genre Humain ont naturellement de la probité , ou de l'endurcissement , ou même l'esprit de travers , sans que rien puisse perfectionner leurs vertus , ou rectifier leurs mauvais penchans ; supposition qui se réfute si bien d'elle-même , que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

Par une suite de ces mêmes principes on nous assure que *la philosophie de l'ame , qui conduit à la véritable gloire , ne s'apprend point dans les Livres , & qu'enfin il n'y a de Livres nécessaires que ceux de la Religion.*

Ce système pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la Bibliothèque d'Alexandrie , & qu'il est demeuré depuis sans Sectateurs , il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune : que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct ou bien par une inspiration surnaturelle ? il le faut bien , selon lui : car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple , de l'instruction , de la réflexion ou de la comparaison , je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les Livres , & pourquoi les connoissances & les principes qu'un homme transmet à un autre en

amour pour la vertu , & n'inspire qu'indifférence pour toutes les choses qui ne

présence & de vive voix , ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs que *la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui , bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb , voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.* Que répondre à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? mais quand je l'aurai fait , on me répondra par une comparaison nouvelle ; & ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnement on peut voir la fin d'une question ; mais la source des comparaisons est intarissable , & même plus elles sont absurdes , plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appelé *porte d'enfer* , étoit très-embarrassé à se justifier ; car comment prouver qu'on n'est pas *porte d'enfer* ?

J'ai appelé l'ignorance *un état de crainte & de besoin* , & j'ai prétendu que *dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître.* On n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement , & on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé.* Mais premièrement , quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend , en

sont point dignes de remplir le cœur de l'homme , & qui ne contribuent pas à le

est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la science , d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires ? Il leur en seroit resté de fondées & d'utiles ; c'est l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi. En second lieu , quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la science , ils n'en deviendroient que plus utiles au Genre Humain , par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir ; un petit mal deviendrait la source d'un grand bien , & y a-t-il des biens purs pour l'homme ? On ajoute que *la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin , & que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion*. Tant mieux pour la génisse , si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même , les alimens qui lui sont propres. A l'égard des loups , nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé , & si elle doit nous être proposée pour modèle. On demande si pour me défendre je prendrai le parti de l'instinct contre la raison ? Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti , s'il le falloit nécessairement ; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour , si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons , pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas ?

rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure & con-

J'ennuierois le lecteur, si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes ; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes ; mais qu'il nous a fait tels, que la destruction des erreurs & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail. Les premiers Philosophes se sont trompés : leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténèbres de l'ignorance ; mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend, & qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique & la Métaphysique, & sur-tout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire, que toutes les sciences ne sont qu'abus, & que tous les Sçavans sont autant de Sophistes ; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de l'Humanité*, parce qu'il fut sçavant & vertueux, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces

tente

tente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas

deux qualités ? Qu'on en fasse donc un Dieu, & l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu ? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant ? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir ; *c'est-à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les Sçavans* : mais dans quel siècle la défiance, le doute, l'esprit d'examen & de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en regne que de nos jours ? qui pourroit nier la chose la plus évidente ?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne sçavoit rien ; donc il n'y a ni sciences ni Sçavans : il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere : on a avoué ailleurs que Socrate étoit sçavant, & il croyoit sans doute sçavoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la Jeunesse d'Athènes ; la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qu'une ironie contre les Sophistes qui annonçoient qu'ils sçavoient tout, & on sçait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *sçavant & vertueux* ; je puis donc le répéter : les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices, elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance , dit-on , qu'on a louée , &c.

Nous la louerons sans doute aussi , puisqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures , on peut être très-vertueux , sans être sçavant ; mais ce portrait orné de tant de jolis mots est celui d'un homme & ne peut être celui de tous ; cette rectitude de bon sens , cette perfection de naturel sont les dons les plus rares de la Nature , & ne sçauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses ; la première , que les facultés que nous avons reçues de la Nature nous interdisent l'espoir de la science ; la seconde , que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude ; la troisième enfin , que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur , & que l'objet principal des Philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il est vrai , au contraire , que

nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette éloquente description? & ne serois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux, en y joignant la science? avec cette différence que dans la première supposition on a peint une vertu simple & innocente, obscurcie par des préjugés nuisibles & honteux, & que dans la seconde je peindrois une vertu éclairée, forte & sublime, que la science même auroit instruite: qu'on décide à présent de quel côté seroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribueroient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés où chacun travailloit son jardin & son champ; en effet le peu de temps qui restoit après les travaux de l'Agriculture, n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang & de l'Humanité & pour l'éducation des enfans; mais

depuis qu'à la faveur de l'aggrandissement des États, les citoyens ont pu se partager toutes les fonctions utiles à la Patrie & à la Société; depuis que les malades sont soignés & guéris, les malheureux soulagés & prévenus, les enfans instruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, & qu'on peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude *.

C'est la mauvaise constitution des États anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & assujettissante; au-

* J'ai prétendu que l'éducation des Perles, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes barbares: on a fait sur cet article une réponse très judicieuse, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de Gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, sur laquelle ma critique étoit principalement appuyée; ainsi il se trouve qu'en faisant une seconde réponse, on n'a pourtant pas répondu.

jourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs Ministres & leurs établissemens ; les grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs soins ; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines ames choisies : le reste de ses devoirs, divisé en plusieurs parties, a été rempli sans peine, & par cette sage distribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces ; nos mœurs sont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agissent librement & sans effort, & que, confondues dans l'ordre commun, elles n'ont pas même l'espoir d'être admirées.

L'Antiquité a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune Princesse que la Victoire avoit fait tomber entre ses mains, & parce qu'il ne fut pas un monstre de brutalité, on nous le propose encore comme un modèle héroïque ; pour moi je ne sçaurois admirer Scipion, à moins que je ne méprise son siècle : une action dont le contraire seroit un crime, n'a pu paroître, merveilleuse que parmi des mœurs bar-

bares ; c'étoit un héroïsme alors , aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de personnes de l'un & de l'autre sexe qui se consacrent volontairement à une chasteté surnaturelle , & qui se sont ôté jusqu'aux moyens de manquer à leur serment , on en conclut *que la chasteté est devenue parmi nous une vertu basse , monacale & ridicule* ; mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre nation ? La Religion qui conseille ces sacrifices , les loix qui les autorisent , ne font-elles pas partie de nos mœurs ? Cette dissolution audacieuse qu'on nous reproche , & que je suis bien éloigné de défendre , a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'État ? N'est-il pas évident , au contraire , qu'elle n'existe que dans une petite portion de la Société ? Doit-on flétrir la nation entière pour la corruption de quelques-uns de ses membres ? Il y a plus ; si je considère la totalité du genre humain , je vois des peuples chez qui les femmes sont communes ; une foule d'autres qui en rassemblent pour leurs plaisirs autant qu'ils peuvent en nourrir ; le divorce permis

dans toute l'Antiquité parmi ces nations qu'on admire tant. L'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faisons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'est pas sans doute au même degré dans nos mœurs ; c'est que la foiblesse humaine ne le permet pas ; plus la loi est parfaite, plus elle est sujette à être violée.

C'est par une suite de cette même injustice qu'on ose nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le Théâtre d'expressions grossières : *c'est, dit-on, parce que nous avons l'imagination salie, que tout devient pour nous un sujet de scandale.* Faudra-t-il en conclure aussi, que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne sa Satyre par ce trait : *tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les Peuples sçavans & philo-*

sophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

Si l'on juge de la seconde Partie de cette proposition par la première, la réfutation n'en fera pas difficile : persuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures soient fort en honneur chez ces Peuples qui se font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis ; que la chasteté, la pudeur & la modestie soient bien honorées dans un ferrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui sont tout nus & chez qui les femmes sont communes ? La soumission aux loix sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point ? La justice, la foi, la générosité inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandages ? D'un autre côté, comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la mépriser, tandis que sa Religion, son Gouvernement, ses loix, ses établissemens, ses

usages, le cri public enfin, tout dépose, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un si criminel excès? Est-il permis au zèle même d'exagerer avec si peu de vraisemblance?

Enfin, ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct, qu'elle est fondée sur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hazard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit & éclaire la raison, que les sciences en un mot sont ses guides, ses soutiens, ses flambeaux: nos sentimens sont conduits par nos idées; si nous voyons mal, si nous ne voyons pas tout, des notions fausses produiront à la fois des préjugés & des passions: il n'y a qu'une vérité unique: dans les idées elle est la science, dans les mœurs elle est la vertu; la plus haute science mise en action seroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques Sçavans, qu'est-ce que cela fait à la question? prouvera-t-on jamais que les sciences en soient la cause ou l'effet? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été respectable par ses

mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureusement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics, au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité *. Au reste, que des connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi ; il n'y a rien-là que de conforme à mes principes : nos sciences sont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haïnes de nations, des guerres, des combats singuliers ? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils

* *Je suis sûr*, dit M. Rousseau, *qu'il n'y a pas actuellement un Sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.*

C'est assurément un très-bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute, que celui de donner des persuasions pour des preuves : quand je citerois tous nos Sçavans illustres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

ne sont pas à beaucoup près aussi irréprochables que les sciences ; ils tiennent au plaisir , & le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires ? c'est ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent , qu'on en eût même abusé toujours , il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser ; c'est à quoi l'on ne parviendra point. Rien de plus aisé à réprimer , par exemple , que les abus des Spectacles ; les Gouvernemens peuvent tout en cette partie , & ils pourront tout , quand ils voudront , sur ceux de l'Imprimerie. Pour abréger , je cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices , parce qu'il faudroit détruire les hommes ; mais on en affoiblira le nombre & la qualité ; ils cesseront d'être publics & tolérés ; on les obligera à se cacher & à rougir , & la corruption n'existera plus.

Que les arts au reste parent notre existence & nos besoins ; qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter , mais qui se faisoit haïr ; que le monde reçoive d'eux

des couleurs riantes & agréables , je ne vois là que des fujets de reconnoissance ; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues , nous en gagnerons cent aimables ; qu'importe ? les hommes ont besoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences & les arts ont fait plus de progrès , l'autorité est devenue plus puissante à la fois & plus modérée , & l'obéissance plus fidelle : les subordinations de toute espece ont été adoucies ; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation , elle est devenue universelle ; les miseres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués ; le droit des gens a étendu ses limites & affermi ses principes ; la politique a été purgée de crimes d'État si fréquens autrefois , & que l'ignorance regardoit comme nécessaires ; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoissances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès : elles ont acquis de l'élévation & de la délicatesse ; une habitude

de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendu faciles ; la bonté a appris à avoir des égards : la pitié s'est offerte avec respect ; la société civile s'est étendue , elle est devenue le plus précieux des biens , elle a multiplié les liens de l'honneur & du respect humain en multipliant les rapports ; toutes les passions ont été affoiblies ; la bienfiance a eu des chaînes, & la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels sont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouissons ; mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adversaires seroient vraies , dès qu'une fois les sciences existent , dès qu'il est prouvé , comme il l'est en effet , qu'elles ne peuvent pas ne pas exister , par le progrès nécessaire des choses politiques , par nos besoins naturels , & par la nature même de l'esprit humain , nous devrions abjurer une Satyre inutile , injurieuse à l'Auteur de notre être , uniquement propre à nous avilir , & plus funeste mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous suppose , par le découragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de

la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux , en traitant de fou qui-conque entreprendroit de les guérir : l'humanité doit indiquer les remèdes en même temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remèdes étoient possibles & faciles. Encourager les connoissances utiles , veiller sur les abus des autres , voilà notre devoir : la société la plus parfaite sera celle où les sciences & les arts seront le plus cultivés sans nuire aux mœurs , à l'obéissance , au courage , à tout ce qui sert à la constitution de la Patrie , & à son bien-être *.

* Ce Discours étoit fini , lorsque la Préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa Comédie intitulée *l'Amant de lui-même* , est tombée entre mes mains : l'Auteur y relève très-bien quelques abus de la philosophie & des lettres , & je suis le premier à souscrire, à bien des égards, à sa censure ; mais comme la plupart de ces abus sont très-rares , que tous sont exagérés , & qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires , il s'ensuit seulement que , pour être Philosophe ou Sçavant , on n'est pas par-là même nécessairement exempt de tout vice & de toute passion ; proposition que personne n'a contestée & ne contestera jamais : toutes ces objections

ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le Discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette Préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit, par exemple, que *dans un État bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus sçavant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh quoi! pas la moindre distinction entre le Magistrat & le simple Citoyen, le Général & le Soldat, le Législateur & l'Artisan! Quoi! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, & doit par conséquent rester sans préférence! Quoi! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume! Le genre humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même! A la bonne heure; mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siècles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts.

Le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire: quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien: de-là naît encore cette

autre inconséquence , qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous ; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait , quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philosophie sont en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien ; 3°. que partout où il y aura des récompenses pour les talens ; il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoûte : le goût des lettres , de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les ames ; le travail du cabinet rend les hommes délicats , affoiblit leur tempérament ; & l'ame garde difficilement sa vigueur , quand le corps a perdu la sienne.

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste , on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on opposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'Etude use la machine , épuise les esprits , détruit la force , énerve le courage , & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous ; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime , incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous

rend incapables de vaincre les passions ; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces Paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de Lettres en fait de bravoure ; or, rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un Poltron.

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des Grenadiers parmi des Académiciens ; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des Magistrats & des Ministres de la Religion : en conclura-t-on que tous ces gens-là sont sans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des villes, & ne se trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, & il n'y a d'autre moyen, pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des lecteurs foibles & inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'accord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'a-

vous-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes? Sur la totalité du genre humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés? J'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses; là, je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité; mais les trahisons, les violences, les noirceurs arrivent-elles tout aussi-tôt? Les loix, le respect humain, l'honneur, la Religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, sont-ce toujours des contre-poids impuissans contre les tentations de la cupidité? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles se réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose; l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère; les frippons sont les plus honorés, & il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête-homme.*

Que suppose-t-on? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération; ce qui est si manifestement contraire à l'évidence qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siècle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont on veut les flétrir

aux yeux de la postérité ou des autres Peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute. ,

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la Société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas; mais par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur. Il n'y a point de vertus qui, comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes : la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu : la vie sauvage, qui suppose la haine, le mépris ou la défiance réciproque, est un état qui dans un seul vice les comprend tous.

On décide encore que *l'homme est né pour agir & penser, & non pour réfléchir; la réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit? Prétendre que l'homme doit *penser* & ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penser* & ne point *penser*. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même temps *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison & toute vertu, & sans détruire l'essence même de l'ame; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut qu'on doit *laisser subsister,*

Et même entretenir avec soin les Académies, les Colléges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses, &c.

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé; mais ce Discours n'est déjà que trop long. Enfin nous sommes d'accord : il faut conserver & cultiver les Lettres, c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer : quelques traits de Satyre de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste, ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ses Epigrammes, son éloquence énergique qui sçait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une Satyre ingénieuse, utile si l'on sçait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.



L E T T R E

D E

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ,
D E G E N È V E ,

*Sur la nouvelle Réfutation de son Discours ,
par un Académicien de Dijon *.*

JE viens, Monsieur, de voir une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de*

* L'ouvrage auquel répond M. Rousseau, est une brochure in-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le Discours de M. Rousseau, qui a emporté le Prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre est une réfutation de ce Discours. On y a joint des apostilles critiques, & une réplique à la réponse faite par M. Rousseau à M. Gautier. Cette Réplique, ainsi que la nouvelle Réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être insérées dans le Recueil des *Œuvres de M. Rousseau.*

ce Discours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage ; & je pensois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du Prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je sçusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les Sçavans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le suis pas

moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'aperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait , qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, & ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, & qui n'est pas difficile à voir. Je sçavois bien que les sciences corrompoient les mœurs , rendoient les hommes injustes & jaloux , & leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'apercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence & d'adresse : je voyois que les gens de Lettres parloient sans cesse d'équité , de modération , de vertu , & que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs

confreres. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là!

J'ose le dire, l'Académie de Dijon, en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'affocier avec l'équité & le désintéressement. Alors les Partisans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous; mais souvenez-vous du scandale que ce Jugement causa dans le temps parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plainquirent, & tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problème : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que, dans l'enthousiasme universel qui regne aujourd'hui,

d'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne sçais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion; bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à l'Académie Française; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guères difficile: mais on ne sçauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question? Rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce Discours est fort beau; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle Réfutation; car c'en est encore une; & je ne sçais par quelle fatalité les écrits de mes ad-

verfaires , qui portent ce titre fi décisif , font toujours ceux où je fuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette Réfutation , fans avoir le moindre regret à la réfolution que j'ai prife de ne plus répondre à perfonne ; je me contenterai de citer un feul paffage , fur lequel le lecteur pourra juger fi j'ai tort ou raifon : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête-homme fans talens ; mais n'est-on engagé dans la fociété qu'à être honnête-homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant & fans talens ? Un fardeau inutile , à charge même à la terre , &c. Je ne répondrai pas , fans doute , à un Auteur capable d'écrire de cette maniere ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit guères moyen , non plus , à moins que de vouloir être auffi diffus que l'Auteur , de répondre à la nombreufe collection des paffages Latins , des vers de la Fontaine , de Boileau , de Moliere , de Voiture , de Regnard , de M. Gresset , ni à l'histoire de Nemrod , ni à celle des Payfans Picards ; car que peut-on dire à un Philofophe qui nous affure qu'il veut du mal aux ignorans , parce que fon Fermier de Picardie , qui n'est pas un Docteur , le paye exacte-

ment à la vérité , mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'Auteur est si occupé de ses terres , qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jacques Rousseau ! en vérité je lui conseille de me calomnier * plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la Réfutation , ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie ; mais comme elles ne font rien à la question , je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie , de me renfermer dans le sujet que je traite , sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au Public , est de lui épargner , non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles , mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs ** , dont on

* Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre , il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonstration , soutenue de très-graves autorités , que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet , il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres ; mais c'en seroit un pour moi.

** On peut voir dans le Discours de Lyon un très-beau modèle de la manière dont il convient aux Philosophes d'attaquer & de combat-

remplit les écrits polémiques, & qui ne font bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aye pris dans Clénard * un mot de Cicéron ;

tre sans personnalités & sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

* Si je disois qu'une si bisarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard est plus familière que les Offices de Cicéron, & qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes Lettres ; si j'ajoûtois qu'il y a des professions, comme, par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue, ce seroit prendre le ton du nouvel ad-verfaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que, quand j'ai hasardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la Langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, & qui n'a point de synonyme en François. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

*Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invidior; cum lingua Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit?*

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon

soit : que j'aye fait des solécismes ; à la bonne heure : que je cultive les Belles-Lettres & la Musique , malgré le mal que j'en pense ; j'en conviendrai si l'on veut ; je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse : mais enfin , qu'importe tout cela , & au Public & à la cause des Sciences ? Rousseau peut mal parler François , & que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite , & que celle des Sçavans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai , & , je crois , toute celle que je dois faire à la nouvelle Réfutation.

Je finirai cette Lettre , & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-temps débat-

idée ; je sçais , il est vrai , que la premiere règle de tous nos Écrivains , est d'écrire correctement , & , comme ils disent , de parler François ; c'est qu'ils ont des prétentions , & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere règle , à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style , est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes , je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement , je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des Philosophes , je laisse volontiers les puristes courir apres les mots.

tu, par un conseil à mes adverfaires, qu'ils mépriferont à coup sûr, & qui pourtant feroit plus avantageux qu'ils ne penfent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de confulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront fans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois feul de mon parti, au lieu que, le leur étant celui de la foule, les derniers venus fembloient difpenfés de fe mettre fur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroiffe téméraire ou préfontueux, je joins ici un échantillon des raifonnemens de mes adverfaires, par lequel on pourra juger de la jufteffe & de la force de leurs critiques: *Les Peuples de l'Europe, ai-je dit, vivoient il y a quelques fiecles dans un état pire que l'ignorance; je ne fçais quel jargon fcientifique, encore plus méprifable qu'elle, avoit ufurpé le nom du fçavoir, & oppofoit à fon retour un obftacle prefque invincible: il falloit une révolution pour ramener les hommes au fens commun.* Les Peuples avoient perdu le

sens commun , non parce qu'ils étoient ignorans , mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire sçavoir quelque chose , avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle ; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne sçavoient rien , & nous en aurions grand besoin d'une autre , pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adverfaires : *Cette révolution est due aux Lettres ; elles ont ramené le sens commun , de l'aveu de l'Auteur ; mais aussi , selon lui , elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois Écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse , ou leur esprit , de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage , ou leur mauvaise foi , d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils sont gens de Lettres ; ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adverfaire de prêter à la figure de mon Frontispice ? J'aurois cru faire injure aux lecteurs , & les traiter comme des enfans , de leur in-

terpréter une allégorie si claire ; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des Sciences fait pour animer les grands génies ; que le Satyre , qui voyant le feu pour la première fois , court à lui , & veut l'embrasser , représente les hommes vulgaires , qui , séduits par l'éclat des Lettres , se livrent indiscrettement à l'étude ; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger , est le citoyen de Genève. Cette allégorie est juste , belle , j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un Écrivain qui l'a méditée , & qui n'a pu parvenir à l'entendre ? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Égyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires , & sur-tout au dernier , cette sage leçon d'un Philosophe sur un autre sujet : sçachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti , que les mauvaises réponses ; sçachez que , si vous n'avez rien dit qui vaille , on avilira votre cause , en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis , &c.



D É S A V E U

*De l'Académie de Dijon , au sujet de la
Réfutation attribuée faussement à l'un
de ses Membres ; tirée du Mercure de
France , Août 1752.*

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une Lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroïssoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1750 ; accompagné d'une Réfutation de ce Discours , par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sçait parfaitement que ses décisions , ainsi que celles des autres Académies du Royaume , ressortissent au Tribunal du Public. Elle n'auroit pas relevé la Réfutation qu'elle désavoue , si son Auteur , plus occupé du plaisir de critiquer , que du soin de faire une bonne critique , n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due , intéresser le Public dans une querelle qui n'a que trop duré , ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société , tandis que ceux qui la composent , uni-

quement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur, & sans se livrer à ces haines de partis, qui sont ordinairement le résultat des disputes Littéraires.

Ils sçavent tout le respect qui est dû aux choses jugées ; la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que, dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis. Il paroît par la Lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premières notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa Terre & de ses Fermiers de Picardie, puisque, dans le fait, il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possède un pouce de terre dans cette Province. L'Académie défavoue donc formellement l'Auteur Pseudonyme, & sa Réfutation attribuée à l'un de ses Membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

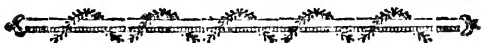
Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui, usant de la liberté des pro-

blèmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité, a eu assez de courage pour en fout enirle parti; & à l'Académie, qui a eu assez de bonne foi pour le couronner.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon, le 22 Juin 1752.

Fin du premier Tome.



T A B L E

DES ARTICLES

Contenus dans ce premier Tome.

| | | |
|---|------|------|
| <i>A</i> VERTISSEMENT sur cette nouvelle Édition, | Page | iiij |
| <i>D</i> iscours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, sur cette question; si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs? | | i |
| <i>R</i> éponse au Discours précédent, par le R. D. P. | | 58 |
| <i>O</i> bservations de Jean-Jacques Rousseau de Genève, sur la Réponse qui a été faite à son Discours par le R. D. P. | | 82 |

- Autre Réfutation du Discours de M. Rousseau , par M. Gauthier , de l'Académie de Nancy. Page* 129
- Lettre de J. J. Rousseau de Genève , au sujet de la Réfutation de M. Gauthier.* 165
- Discours sur les Avantages des Sciences & des Arts , où l'on réfute celui de M. Rousseau , par M. Bordes , de l'Académie de Lyon.* 189
- Réponse de M. Rousseau au Discours précédent.* 233
- Réplique de M. Bordes à la Réponse de M. Rousseau , ou second Discours sur les Avantages des Sciences & des Arts.* 289
- Lettre de Jean-Jacques Rousseau de Genève , sur la nouvelle Réfutation de son Discours par un Académicien de Dijon.* 405
- Désaveu de l'Académie de Dijon , au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres.* 417

Fin de la Table.





